

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Les cahiers rouges
Suivi de :
Écrire : dialogue fictif avec Marguerite Duras

Par
Julia Farrah Foreste

Département des littératures de langues françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)

Avril, 2007

© Julia Farrah Foreste, 2007



**Université de Montréal
Faculté des études supérieures**

Ce mémoire intitulé :

**Les cahiers rouges
Suivi de
Écrire : dialogue fictif avec Marguerite Duras**

**Présenté par
Julia Farrah Foreste**

**A été évalué par un jury
Composé des personnes suivantes :**

**Gilles Dupuis, Président-rapporteur
Jean Larose, directeur de recherche
Marie Pascale Huglo, membre du jury**

Mémoire accepté le :

SOMMAIRE

MOTS CLÉS : création littéraire, récit de voyage, Amérique, initiation, femme.

Le récit met en scène une jeune femme d'origine haïtienne, Julia, qui s'envole vers Vancouver, seule. Le voyage est une initiation. La distance lui permet de faire l'anamnèse de sa relation avec sa mère, de se lancer dans une quête de ses origines. Mais quelque chose comme la peur de l'inconnu l'aiguillonne et la repousse. Quelque chose se dérobe à elle. Quel est cet ailleurs si intime, étrange comme le sang des menstrues, qui lui fait tourner la tête? Elle fait la rencontre de John, un homme riche d'un passé, de racines en partie amérindiennes. Tous les deux, ils conviennent d'aller à Ossoyus, un des rares déserts chauds au Canada. Le monologue intérieur de Julia se transforme en dialogue.

L'essai est un dialogue fictif avec le texte *Écrire* de Marguerite Duras, c'est-à-dire un entretien qui reprend le même thème fondateur, la solitude de la création littéraire. Il s'inspire des théories féministes européennes, celles de Virginia Woolf et Annie Ernaux qui mêlent création artistique et réflexion théorique sur l'acte de l'écriture. La réflexion aborde le thème de la création littéraire d'abord comme mutisme, la condition essentielle pour écrire puis le voyage intérieur que permet la mémoire et enfin, la création littéraire comme symbole de vie, naissance.

KEY WORDS : creative writing, travel story, “the Americas”, initiation, women.

The narrative stages a young lady of Haitian origin, Julia, who flies away towards Vancouver, alone. The journey is an initiation. The distance allows her to make the anamneses of its relation with her mother, and to initiate a quest of her origins. As the journey goes by, she is overwhelmed by an obscure fear of the unknown. She gets a sense of an elsewhere, a deep feeling as intimate and strange as the menstrual blood, which shies away from her and put her in a state of confusion. She meets John, a drifter, an experimented man with some Amerindian roots. Both agree to go to Ossoyus, one of the rare warm deserts in Canada. The stream of consciousness of Julia is transformed into dialogue.

The essay is a fictitious dialogue with the text *Ecrire* by Marguerite Duras, revisiting the same essential issue: the solitude of the literary creation. It is inspired by European feminist theories, those of Virginia Woolf as well as Annie Ernaux who mixes artistic creation and theoretical reflection on the act of writing. My essay is aimed to encompass the journey into the process of creative writing. First, creation viewed as dumbness, then I highlight the importance of the environment while writing, the internal journey into the memory. Finally, the literary creation as symbol of life, birth

TABLE DES MATIÈRES

LES CAHIERS ROUGES :

I: Le camion.....	p1
II : Départ.....	p5
III: Stanley Park.....	p9
IV: La pièce.....	p14
V: University of British Columbia.....	p16
VI: La Chambre.....	p18
VII: Bowen Island.....	p22
VIII: Nanaimo.....	p25
IX: Skytrain.....	p32
X: La machine.....	p35
XI: Dialogue dans la machine.....	p39
XII : L'ailleurs.....	p42
XIII :.....	p49
XIV : Plage de nos désirs.....	p50
XV: Autour du feu.....	p55
XVI: <i>Hobo melody</i>	p58
XVII: Is it fast enough.....	p60
XVIII: Au port.....	p61
XIX : Partir.....	p66
XX : Exilée.....	p71
XXI : Dans un miroir.....	p72
XXII : Ossoyus.....	p76

Épilogue..... p83

Notes de fin.....p87

ÉCRIRE DIALOGUE FICTIF AVEC MARGUERITE DURAS :

L'écriture comme solitude.....p90

L'écriture comme voyage intérieur.....p97

L'écriture comme naissance.....p106

BIBLIOGRAPHIE.....p109

REMERCIEMENTS

Je remercie Monsieur Jean Larose d'avoir cru en moi;
Monsieur Pierre Nepveu pour m'avoir reconnue une sensibilité poétique.

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots,
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.

La fontaine de sang, Charles Baudelaire

I: LE CAMION

*“Summertime and the living is easy...”
-Porgy and Bess*

Enroulée sur moi-même, j’essaie de dormir pour lutter contre le froid et la faim que la nuit naissante fait peser sur le camion. C’est un début de crépuscule sans cendres quelque part dans le mois de mai. J’entends le grésillement de la radio et une voix qui me parviennent de loin, comme une rumeur. La symphonie chaotique des klaxons des voitures se mêle au chant des grillons. J’ai replié mes jambes sous moi, mes genoux cognant contre mes côtes, et je me tiens, là, pelotonnée sur mon siège comme si j’étais dans mon lit. Plus rien d’autre à faire que dormir et penser. Un matin, je pars, non pas comme une de ces héroïnes de cinéma cherchant l’aventure, non pas pour fuir M. Non, mon histoire avec M ne cesse de me tourmenter, mais un océan déjà nous sépare ! Je m’en vais un certain dimanche du mois d’avril. C’est le printemps et il me tarde de découvrir le monde, savoir comment les gens vivent et meurent dans des lieux que je ne connais pas et dont j’ignore jusqu’à l’existence. Je me sens pressée par le temps comme jamais auparavant. J’en suis arrivée au moment indescriptible où plus rien n’est pareil à ce que j’ai connu et j’ai peur de demeurer là, incapable de sauter du train qui se met en marche... Je suis déjà partie, encore adolescente, pour l’Afrique et l’incursion dans ce vieux continent avait été le début de tous les voyages, tant il m’avait bouleversé. J’ai compris dès lors que le voyage dans l’espace est toujours le prolongement d’un voyage intérieur. Il me tarde enfin de me donner rendez-vous une nouvelle fois à moi-même, dans un ailleurs quelconque. « Pourquoi l’Ouest canadien ? », pourrait-on me demander. « Pourquoi pas ? » répondrais-je, avec désinvolture, hésitant à révéler la vraie nature de ce déplacement, puisque je ne la connais pas encore.

L'homme s'est raclé la gorge comme s'il voulait parler et j'ai replié mes jambes plus haut, sous ma poitrine parce que je n'ai pas envie de lui répondre. J'ai enroulé mes bras autour de mes jambes et je me tourne du côté de la vitre. Mes membres sont mon refuge. La vitre de la fenêtre pourrait voler en éclats, exploser et s'envoler. Je serais toujours dans cette même position, inébranlable. Je suis mon propre asile. La vérité, c'est que je poursuis un rêve, celui de partir à la découverte de l'Amérique profonde à bord d'une vieille *Volkswagen* comme le Jack Waterman de *Volkswagen Blues*¹. Les frontières, grands symboles du continent, s'y dessinent un peu partout : à la lisière des Etats-Unis habite Jack ; la grande Sauterelle est une métisse, symbole même du dépassement des « frontières ».

J'entrouvre un œil et vois la nuit comme à travers les lattes d'un plancher, à cause de mes cheveux qui tombent en cascade sur mon visage, et le referme aussitôt. Je me laisse bercer par la machine. Encore maintenant comme sur les bancs de l'école, j'imagine la Grande Sauterelle et Jack traversant l'Amérique jour et nuit à bord de leur minibus. Ils parlaient, ne sachant ce qui les attendait au détour des rues et cette idée m'a séduite ! Cela fait des années donc que j'ai envie de flâner, me laisser prendre en auto-stop, quelques livres à la main, dans les contrées et les rues qu'ils ont autrefois explorées. Maintenant, ce rêve, je le réalise. Enfin.

J'ouvre encore un œil et contemple un croissant de lune jaune. Je le referme aussitôt pour entendre l'homme me dire bonne nuit avec douceur. Depuis mon arrivée dans l'Ouest, je n'ai aucune idée de ce qui peut m'arriver d'heureux ou de fâcheux. Pourtant, joie et désespoir se mêlent comme les fils entrelacés de ma chemise. Je suis excitée de me trouver face à cet inconnu tandis qu'une grande tristesse s'empare de moi parce que j'imagine ce que ce voyage

aurait pu être avec l'Aimé. Mon parfum de vanille embaume l'univers de l'inconnu. Je le sens maintenant que mes yeux sont clos et je m'endors en m'y accrochant presque.

À mon réveil, réflexe de voyageuse, je palpe mes poches. Je fais mentalement l'inventaire, espérant ne rien oublier et n'avoir rien perdu : 20 dollars canadien, 20 CFA, les clés de mon appartement à Montréal, des tickets de bus de Vancouver tout fripés et mon porte-monnaie. C'est une vieille bourse mexicaine des années 60 ou 70. Mon père avait rapporté du pays des sombreros ce souvenir à ma mère en gage de son amour : « ton père était alors en amour avec moi et me l'a rapporté pour me le signifier ». Personne ne parle comme ça. Sauf maman. Un gros papillon est dessiné, et les fleurs multicolores sont à demi-effacées. Les fermetures-éclair sont brisées et le cuir, laminé. Malgré le temps qui émousse le désir et les choses, je le trimballe partout. Peut-être parce que, justement, j'aime les reliques du passé, le suranné, les « vieilles choses ». J'ai même essayé de le réparer et on peut voir mes coutures, en noir. Je sors machinalement de mon porte-monnaie la photo de ma mère, qui a sensiblement le même âge que moi. Le cliché a été pris alors qu'elle était amoureuse de mon père et où, par conséquent, sa vie chavira. Sur l'image en noir et blanc, son regard est à la fois franc et brillant. Il est énigmatique. Ses lèvres, pulpeuses, amoureuses forment un cœur qui ne se laisse pas saisir. Son regard, même s'il est dirigé vers nous semble ne pas nous atteindre, il vise ailleurs. Mais où se porte ton regard maman ? Ma mère avait coutume de me dire « ouvre les yeux » afin que je ne puisse rien manquer d'un spectacle. Maman me disait « voici le ciel ». Et je voyais le ciel azuré comme dans les illustrations des contes. Maman me disait « regarde la pluie », et mes yeux scintillaient comme les gouttes d'eau dans le reflet que la vitre me renvoyait. Ses yeux brillent toujours comme deux lacs d'encre lorsqu'ils me regardent. Plus tard, maman a dû sentir que je dérivais, moi aussi, loin d'elle, pour me perdre. Je

m'écarterais de ce qu'elle connaissait et de ce qu'elle avait appris pour nous deux. **Qu'est-ce que tu regardes, maman, qu'est-ce que tu regardes ?**

À chaque fois, c'est la même chose. Elle lève sa robe de cotonnade bleue et regarde : tout le rouge lui monte violemment à la tête. Est-ce qu'il y a des gouttes de sang sur le sol ? Ce sang paraît si pur sur le carrelage blanc du cabinet, quelques petites gouttes à la fois, pense-t-elle. *Poko poko. Prans san w petit' li pa fè sens que sa mette w lan éta sa chèche kijan chèche koumanⁱⁱ*. Chaque fois, elle meurt un peu. Elle meurt de tout ce sang qu'elle jette sans même regarder. Ce sang qui ne sert à rien. Où va-t-elle le mettre ? L'essuyer, mais que faire du chiffon ? Elle meurt de ce sang qui lui dit « regarde-moi. Prends-moi. Je suis la vie. Je suis ta chair. Ton salut. » Pourtant elle en ressent de la honte. Elle se sait humiliée en ses joues qui se colorent et ses cuisses qui se crispent comme des pinces de crabes sur un vermisseau. Elle sort des latrines, coupable. Elle va à la rivière, loin des autres. Elle imagine en s'éloignant leurs moqueries et leurs éclats de rires qu'ils ont peine à étouffer et qui l'assaillent. Elle se lave dans l'eau de la rivière et son regard caille peu à peu.

J'ai remis la photo dans mon porte-monnaie. L'inconnu au volant a l'œil attiré par mon manège. Comment pourrais-je lui dire ? Mon exil me conduit lentement vers ma mémoire comme vers un horizon. Comment dire l'entêtement de celle-ci ? Une exhalaison de feuille de citronnier qui m'enveloppe, à la fois légère et persistante.

II: DÉPART

« *Why not leave, why not?* »
-Tracy Chapman

– Alors, elle est à vous cette jeune fille ? dit simplement un homme en uniforme bleu à l'aéroport de Dorval.

Comment sauriez-vous ce qu'est une mère avec sa fille ? Par quel miracle vous douteriez-vous des mondes qui vibrent dans un rayon de soleil, *son* rayon de soleil ; des vicissitudes qui se transforment en sanglots qu'un cœur de mère maîtrise au moment du départ et qu'on imagine crevant dans l'oreiller blanc comme l'orage au-dessus des chaumières lorsque la nuit tombe; et de l'infini qui touche la jeune âme qui se sent partir ?

Torrents de larmes, tumultes dissimulés et rêves évanouis.

Est-ce bien tout ? N'y a-t-il aucune compensation ? Heureusement, il y a une consolation. C'est un peu d'amertume, mais c'est aussi du bonbon de savoir qu'on pense à moi, quelqu'un à qui donner de mes nouvelles, de temps en temps, sous la forme d'une carte postale ou encore mieux, d'une lettre. Maman est à la fois une amie, une conseillère et une barrière protectrice contre le monde abritant les monstres de mon enfance. Peu de gens savent que j'écris sur elle et elle-même ne sait pas ce que j'écris exactement. Elle sait vaguement que cela la concerne. Mais je n'écris pas sur elle. J'ai plutôt l'impression qu'elle m'emmène dans des temps, des lieux où elle a été vivante et que je ne connais pas.

À l'aéroport, je m'éloigne pour faire contrôler mon billet. Le visage de maman est baigné de larmes. Je comprends que je franchis une fois de plus son enceinte protectrice. La

correspondance peut détendre le lien qui nous unit, apaiser les colères et les rancunes qui couvent depuis longtemps comme les nœuds d'une corde.

L'avion de fer blanc délie ses ailes mécaniques, tourne sur lui-même plusieurs fois comme pour adresser une dernière révérence avant de prendre son essor. Son nez long et fin déchire le ciel qui, avec lenteur s'assombrit de gros cumulus. Je pose ma tête contre le hublot où brille une petite veilleuse qui couve ma somnolence.

Voler est la plus douce des sensations, même avec une croix blanche dans le dos, et des sentinelles qui nous aveuglent, parce que la liberté agite mes bras comme des plumes de Tangarà. Sortie de l'avion, je marche ou plutôt je flâne. Blanchie par le sommeil, je me déplace comme sur un fil. À l'appel de mon nom par l'homme qui vérifie mon billet, je reviens, je me ranime et pourquoi ? Puisque tout tient dans ma tête. Je suis une caille qui a ouvert des ailes d'yeux. Ce qui est étranger n'est pas à la frontière de mon corps, mais à l'orée de mon regard. Je suis pleine et je suis nue. « Regardez-moi », ai-je envie de dire aux gens. Mon rêve coule dans mes veines et colore ma peau, mon visage et mes yeux. Je me découvre en même temps que je vous distingue. Je contemple, scrute les devantures des magasins sans toutefois les lorgner. Nul besoin de m'approprier les marchandises. J'avance mollement dans un monde pressé. C'est un réel bonheur que d'errer parmi la foule bruyante et indisciplinée des voyageurs qui se pressent les uns contre les autres. Ce qu'il était beau, l'Atlantique vu de mon hublot. Mon regard s'y perdait, un million de fois, il y a quelques minutes. Mais la terre, nous rappelle toujours. La face tournée contre la terre, j'ai dû dormir, nue, et mon visage et mes mains en ont pris la couleur.

Vancouver fait penser à un cœur qui bat 10 000 fois par jour malgré son triple pontage. Son sang, les gens, vont et viennent à une telle allure ! Tout un système de dérivations, d'aqueducs, de tunnels et de ferries dessert la ville. Ce sont les tunnels d'une fourmilière. L'autobus à bord duquel je monte emprunte le *Arthur Lang Bridge*, traverse le *North Arm Fraser River* et croise *Richmond Island*. Le transport en commun donne une impression de célérité qui me fait délaissier mon livre. Cela fait bien trois fois que j'essaie de lire la première page, mais je ne suis pas en mesure de me concentrer. Mes yeux traînent, s'attardent sur des hommes aux faciès tannés par le soleil ou la vie. Je voudrais savoir par quoi au juste, sans avoir à le leur demander. J'essaie de lire pour la quatrième fois, sans succès. Je suis la proie d'une attente. Pour passer le temps, je décide d'écrire à maman. Au lieu de lui écrire que tout va bien, je couche sur papier, en grosses lettres bleues les noms des lieux que je voudrais visiter, *Stanley Park, University of British Columbia, Nanaimo, Wreck Beach*. C'est une carte postale touristique que ma mère adorera. La photographie de nuit montre la ville, surplombée de ses hautes tours de verre illuminées de milles feux. Vancouver a sur cette image le panache des grandes villes nord-américaines comme New York, Chicago ou Rio.

Ossoyus, le désert. Paraît-il. Je n'ai jamais vu de désert. Des gens meurent chaque année en traversant des déserts. Des hommes avec des foulards noués autour de la tête comme s'ils avaient la migraine. Et la peau dure et froide comme celle des serpents. Au bout : l'Éden. Bel oasis. L'oubli. Tant de choses à voir. Tant de visages à croiser. Tant d'histoires à apprendre.

Je lève les yeux. Des visages d'enfants bien silencieux me regardent, yeux écarquillés. En descendant du car, je poste la carte à ma propre adresse, à Montréal. Ce manège dure aussi longtemps que le voyage. Je prends l'habitude de m'écrire et de m'adresser des cartes postales

qui témoignent de mon état d'esprit. Elles amorcent un dialogue avec moi-même, me tiennent compagnie. Mon exil me conduit lentement vers ma mémoire comme vers un point à l'horizon.

III: STANLEY PARK

*“You got a fast car. I want a ticket to anywhere...”
-Tracy Chapman*

À l'intersection de *Marine Drive* et de *Boundary Road*, je monte dans la voiture d'un inconnu. Je suis partie parce que cet inconnu et tout ce qu'il représente, l'occulte, le scellé, le dissimulé, m'appellent du dedans et du dehors de moi. Et je ne peux plus longtemps rester sourde à son glas.

Lorsque la banale voiture s'arrête devant moi, au grand matin, je suis en train de renaître. Je regarde à travers la vitre, insouciant. Le vent balaie mes idées noires, les abandonnant là où j'attendais, pensif. Le ciel coloré d'orangé et de violet vire au bleu clair. Je regarde à travers la vitre qui est comme une fenêtre ouverte sur le corps d'un *bengali* : je plane, je vole si vite que j'en suis ivre. Je prends le temps de lire les noms de toutes les avenues sans les retenir : 63^e avenue, 62^e avenue, 61^e avenue... Et je les oublie aussitôt. Sans le savoir, c'est le compte à rebours de l'aube d'une aventure que je récite.

Dans mon petit guide, on dit que le parc, avec ses « 405 ha de jardins fleuris, de forêts denses et de points de vue sur la mer, le tout sur une île presque surélevée dans le détroit de Géorgie, est un paradis en ville ». Ses nombreux totems rappellent la présence millénaire amérindienne d'il y a 150 ans. J'y vais, me dis-je. Mon initiative m'enchant et me réjouit. Je pourrai ainsi me détendre sur l'herbe et voir ce qu'enfin raconte Rilke dans *Les Cahiers de Malte*. J'ai failli partir avec une amie du collège, Marie. Marie avait une soif de justice poussée à l'extrême, se révoltait autant contre des peccadilles que des grands crimes. De nature décontractée, elle s'asseyait toujours à l'arrière de la classe avec les étudiants *cool* sans pourtant perdre un mot de ce qui se disait à l'avant... Plusieurs fois nous avons fait le vœu de

faire le *road trip* de notre vie, les poches presque vides, nos sacs sur le dos et le pouce en l'air. Marie m'a fait faux bond au dernier moment, sous divers mauvais prétextes. Ce ne fut pas une surprise. Je savais qu'elle venait de renouer avec un amour d'enfance. J'aurais pu lui en garder rancune, mais je me suis dit que j'aurais probablement fait la même chose à sa place. Les amants sont l'un pour l'autre un monde toujours complet, toujours divers, toujours nouveau. Amante, voudrais-je vraiment voyager ?

De gros cumulus s'en vont en s'effilochant comme des boules de cotons. Sur un arbre centenaire, je trouve des initiales gravées dans un cœur par l'insouciance de deux jeunes fous qui ont voulu laisser leurs sentiments à l'Histoire. La statue d'un homme en redingote, qui semble en grande conversation avec le ciel, qui l'invoque, les deux bras ouverts. Une statue de femme, aux cheveux attachés en chignon, assise sur un banc et cherchant quelque chose dans son porte-monnaie. Je ramasse de petits cailloux blancs dans le but de les faire ricocher sur la baie qu'indique mon petit plan, lorsque, non loin de moi, je vois des hommes qui vivent comme des chiens. Non, les chiens sont mieux nourris que cela parce qu'on a pitié d'eux et qu'on leur jette de la nourriture de temps en temps. Ces hommes-là vivent dans l'abandon le plus complet. Je ne saurais dire s'ils sont des hommes ou des femmes tant la couche de crasse qui recouvre leurs visages et leurs mains est épaisse. L'un crie et tire par la manche un autre, lui dispute une bouteille. Un autre encore montre un regard apeuré, comme un animal traqué, et se tient coi dans son coin. Un passant me dit que « la nuit, il ne faut pas venir au parc. La nuit, certains de ces hommes sont comme des chacals, ils ont perdu toute trace d'humanité. » C'est donc ici, dans ce parc, dans ce coin du pays, que des gens viennent pour vivre? Je suis plutôt tentée de croire qu'ils y viennent mourir. Un peu vers l'est, il y a un port où de nombreux et somptueux bateaux sont amarrés. L'eau du *Vancouver Harbour* est un miroir qui jette des reflets bleu argenté. Je plonge la tête dans l'eau et aperçois les carènes d'un blanc

lumineux. Ils resplendissent comme un trésor enfoui. Adolescente, j'avais un maillot sur lequel était écrit *Mirror mirror make them beg make them crawl*, une manière de bras d'honneur à la gent masculine. Je n'imaginai cependant pas qu'on puisse prendre ces mots au pied de la lettre. Personne du côté du parc pour admirer ces belles machines. Le quai est désert et le soleil seul, semblent l'animer. Où sont- donc les gens ? Nous sommes au printemps et tout à coup le silence du parc me frappe. Je pars sur le champ comme pour fuir ma propre solitude que le silence fait résonner, incessamment.

En y repensant, je me dis que je n'ai pas besoin d'une main qui se tende à l'infini pour rattraper le vide. Mes pieds tracent le chemin, émettent mon petit pain d'âme balafnée, traversée. Mes pieds seuls me mènent là où je dois me perdre. Aujourd'hui, il me semble que tous les sentiers ne débutent pas sur la carte que je tiens à la main, mais dans ma tête, ma mémoire, mes souvenirs et que sans cesse j'apprends à voir, non pas d'est en ouest, mais vers le dedans. Tout pénètre en moi, même le silence y trouve un écho, une résonance symbolique. En moi, un vide immense que j'ignorais, et tout y descend. Je suis comme ces hommes et ces femmes des premières nations que j'ai vus tout à l'heure, mon corps s'imbibe de tout et ne ressent pas de fond, pas de limites à ce qu'il peut absorber. Je ne me reconnais pas, je ne me reconnais plus. J'ai l'impression de renaître. Mais pour renaître, il faut d'abord mourir, partir beaucoup. À grandes enjambées, j'ai traversé le parc sans l'avoir vu au complet. J'emporte avec moi l'image de ces hommes retournés à l'âge de pierre, et ma solitude qui claironne dans ma tête. Je voulais du bruit pour tout ensevelir comme on enterre une boîte qui contient des vieilles photos en se disant que plus tard on y reviendra. J'ai pris la sortie du parc qui croise *Pender Street* et j'ai attendu, le pouce en l'air. L'horizon s'étalait devant moi, comme une barre de feu. Qu'y a-t-il de l'autre côté de l'horizon ? Qu'y a-t-il de l'autre côté de la lumière ? Que se passe-t-il lorsque la lumière disparaît doucement derrière les montagnes qui se

profilent là-bas devant moi ? Je suis demeurée là, au carrefour de quatre routes, attendant. Les routes s'ouvrent devant moi comme une plaie ouverte, rouge, trop béante pour être pansée. Un homme enfin, s'arrête, d'une quarantaine d'années. Son camion roulait à une telle vitesse que j'ai dû d'abord reculer, craignant qu'il me fauche au passage. À ma grande surprise, la *Ford* s'est arrêtée, un peu plus loin. Il attend, vitres baissées. Je cours vers lui. Le souffle me manque encore lorsque j'arrive à sa hauteur et mon sac tient à peine en équilibre sur mon dos, balançant de gauche à droite comme le pendule d'une horloge. « Où vas-tu ? » me demande l'homme. « N'importe où... Je veux seulement quitter cet endroit », arrivé-je à dire en reprenant mon souffle. Il hausse les épaules. Il regarde les arbres patriarches de *Stanley Park*, endroit que je veux à tout prix quitter. C'est à son tour de parler, mais je ne lui en laisse pas le temps : « Où allez-vous ? » Il me dit *Victoria* et sa réponse est suivie d'un silence que j'interprète comme une réponse positive. Je dépose mon sac sur le siège arrière et les petites pierres que j'ai ramassées au parc tombent de ma poche. En m'asseyant, je leur jette un rapide coup d'œil. Autrefois, à Linguère, un vieux griot africain a lancé des pierres immaculées sur la terre en ma présence, récitant à voix basse une étrange litanie sur mon destin. J'aime croire que ces roches-là sont les nombreuses étoiles que je vois dans le ciel avant de me coucher et que des fils invisibles les relient les uns aux autres, comme les constellations. Ce même ciel qui se donne à voir lorsque je suis loin de chez moi. Multiples sont les étoiles, comme les chemins du destin, m'a-t-il expliqué. « Tu resteras ici. Tes amis repartiront, mais toi, tu resteras. Ton corps appartient à cette terre et tout ce que tu feras ne sera que pour retrouver le chemin qui te mènera à nouveau vers moi, comme ce Peul qui va de village en village avec son troupeau de chèvres et qui ne sait plus où est chez lui ». Je me rappelle ces étranges paroles dont le sens à l'époque m'échappait et flotte toujours aujourd'hui comme un parfum autour de moi. Comme la petite pierre blanche tombant de la vieille main noire du griot, je

dérive sur la terre. La vie est une pierre qui roule. Où vais-je m'arrêter ? La machine démarre en trombe éructant un long jet de fumée derrière nous.

Dans le camion, il n'y a que des objets utiles, sales et gris. Rien de décoratif, comme si le camion n'avait jamais connu la féminité. Un rouge-à-lèvre oublié, un petit miroir, une photo. Comment peut-on vivre sans amour ? L'homme me dit son nom et je lui dis le mien. Nous roulons en silence pendant un bon moment et cela ne me déplaît pas. Lui non plus, je crois. Il y a beaucoup de silence entre nous. Puis, il me dit que cette route est la route qu'il emprunte depuis des années, régulièrement. Pourtant, il n'a pas l'air très vieux. Je n'ose lui demander son âge. Et puis, j'aime bien cet anonymat qui reste entre nous. Il me donne un sentiment de liberté. Je pourrais lui dire n'importe quoi, mentir, fabuler et pourtant je n'en fais rien. Nous parlons peu, mais au bout d'un moment, il semble que nous ayons épuisé tous les sujets de conversation et nous revenons à celui que nous avons en commun: la route. La route, le paysage ont suffi pour nous lier. Je plonge mon regard sur la route. Elle s'engouffre dans mes yeux. Il n'y a plus qu'elle en moi.

IV: LA PIÈCE

Voilà qu'arrivent les heures des peurs primaires dans la nuit couleur de boue : j'écris mon nom mémoire de sang, lagunes allogènes sur la vitre du camion. Les lettres sont de petits blocs, des tubes de couleurs différentes que j'aime détacher, séparer, mélanger pour reformer mon nom dans l'ordre et le désordre. Pour chaque lettre, J, U, L, I, A, une couleur, un ton, une harmonie.

Mais j'ai si peu de mots pour dire. Si peu à écrire pour ma nouvelle carte postale. Les mots se tiennent maintenant là devant moi. Je les vois et les prends doucement, trop tendrement peut-être, car ils se dérobent. Ils glissent et me coupent les doigts, comme les pages d'un cahier neuf. Je ne sais pas les forcer. Je ne sais pas comment leur dire de rester avec moi, alors ils reprennent leur place au sein de la file. C'est une longue ligne d'attente de mots, de textes qui ne sont pas encore dits ou écrits, qui sont néanmoins quelque part. Et que je ne connais pas encore.

Souvent, je prends les mots que je sais, ceux qui, déjà conquis, retrouvent docilement leur place dans mes bouts de phrases. Il suffit que je commence par épeler quelques lettres pour qu'ils retrouvent leur route auprès de mes poèmes. Fréquemment, je m'en retourne à eux comme à une pièce que je connais bien et que je n'ai jamais vraiment quittée. C'est un endroit où les objets sont sans cesse en déplacements, en permutation, mais toujours dans la même pièce d'une maison. À force d'y venir, car j'y retourne aussi souvent que je peux, je connais toutes leurs cachettes. Plusieurs fois, animés de vie et sous l'impulsion de la folie, les objets s'amuse à noyer leur ennui en se camouflant. Ils dérogent à l'ordre que j'essaie d'y mettre un peu chaque jour afin de me surprendre. Mais je les retrouve toujours. J'ai la patience de recouvrir du voile de l'oubli leurs folies, leurs jeux, leurs rires et le dépaysement qu'ils

causent. D'avance, je leur pardonne leur absence et l'angoisse qu'ils ont creusées à même ma solitude. J'attends leur retour comme une pénitente. Bien souvent, je dois avouer, je suis seule dans la pièce : les mots sont partis ou se sont dissimulés sans que je ne sache où ni comment.

Et je passe davantage de temps à les attendre qu'à les utiliser.

V: UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

*“Spread your wings and take to the sky”
-Porgy and Bess*

Dans mon guide, il est écrit que la UBC « loue des appartements vétustes donnant sur le campus entre mai et août. Pas cher, tranquille et près de *Wreck Beach* ». Je demande donc à l’homme de me déposer quelque part sur *University Boulevard* et de *Chancellor Boulevard*. Dès mon arrivée, je visite la bibliothèque, la plus antique, qui date de la fondation de la faculté, celle qui est tournée vers le passé. Je me lance à l’assaut des escaliers en colimaçon promettant des livres recouverts de poussière, des trésors secrets. Je lis des noms d’auteurs, encore inconnus. J’admire leurs tranches dorées, leurs impressions gothiques, leurs titres parfois incompréhensibles à force d’être stylisés. Je les contemple pour ce qu’ils sont : des objets d’art. Avec leurs déchirures, leurs pages jaunies, racornies, l’encre séchée, les taches de mites, de doigts sales; ils sont tous beaux et uniques. Je remarque, presque en sursautant, le bibliothécaire, debout entre deux rayons. La soixantaine, sans barbe, les cheveux blancs, les yeux vifs mais doux, habillé de sa veste de tweed grise. « Est-ce bien avisé de fumer ainsi au-dessus d’un livre ouvert », lui demandé-je, craignant un autodafé. Faisant tomber ses lunettes cerclées de fer sur son nez, il me répond que ces livres ont connu les guerres, les transports par bateaux et les rats, et qu’ils peuvent bien souffrir la cendre des cigarettes.

Découvrir une bibliothèque me fait parfois l’effet d’errer dans un cimetière. Les deux lieux sont interminables... Il y règne le même silence, mêlé de respect et de crainte insondable. On se surprend à toucher les livres du bout des doigts, à deviner une présence au-dessus de notre épaule et enfin, à sentir une odeur particulière, parfum de feuilles mortes, de rameaux de bouleaux jaunies et d’encre séchée. Pour toutes ces raisons, la bibliothèque est pour moi un symbole de la mort, ou mieux, de cette mesure qui sépare l’homme du sacré.

Après un moment, il me semble que j'ai toujours connu cette bibliothèque, que j'y ai mes habitudes, mes recoins préférés, que le bibliothécaire est mon ami et qu'il ferme les yeux sur mes petits larcins. J'y trouve une solitude bienfaitrice. Je glisse dans mon sac de vieux livres remontant au début du siècle. Ils me tiendront compagnie dans ma nouvelle chambre.

VI: LA CHAMBRE

*“In my solitude, you haunted me”
-Billie Holiday*

Lorsque j'écris, je sens que je replonge dans mon rêve, je me réchappe des sabots des chevaux montés par des cavaliers fantômes qui s'étaient mis à ma poursuite et qui, tonnant derrière moi, s'arrêtent soudain pour disparaître. La vie est un rêve, c'est le réveil qui tue, disait le poète.

Maintenant, je vais rentrer à ma mansarde, aller à la salle de bain et enlever mes chaussures parce que j'ai très mal aux pieds. Ce matin, j'ai éprouvé le sens du mot exercice à chacune des quatre-cent-deux marches de l'escalier jusqu'à la *Wreck Beach*. Je n'ai toujours pas réussi à lire Rilke. Un signet dépasse de la page 17. Un passage est souligné et j'arrache la page. J'écris sur la première page « Pour toi, curieux ou amoureux de la littérature. Je n'ai pas pu lire au-delà de la page 3. Fais mieux que moi si tu peux. » Je ne signe pas, je ne mets pas de date. Je laisse le bouquin sur un banc, à la plage. Nous sommes quelque part au mois de mai. Deux mois se sont écoulés depuis mon départ. Quelque chose a grandi en moi, le long des hivers rudes et froids, des printemps absents et des trop courts étés montréalais. Faire l'ange de neige en février, le bout des doigts gelés, les bourgeons des pommiers recouverts encore du givre d'une tardive tempête, et les nuits blanches d'été torrides passées sur le lit mouillé de sueur à regarder les pales du ventilateur tourner au plafond. Je me défais de la dureté que ces saisons ont formée. Je ne recherche pas l'admiration. Quand j'arrive quelque part, je ne veux pas que les gens lèvent les yeux avec enthousiasme. Je veux la solitude et découvrir, maintenant que je suis plus légère, ce qu'il y a en moi. En me penchant sur mon lavabo, je fais flotter le voile de l'impératrice de Russie, du Ghana. Je me regarde dans le miroir et sais que ces jours qui vont suivre vont se suspendre au-dessus du monde, avant de

retomber sans laisser de traces. Ce seront des nuits vaporeuses où un diadème d'émeraudes éclairera mon front. Je serai belle et triomphante dans ma silencieuse magnificence. Couchée, je regarde de mon lit la poignée de cuivre de la porte et imagine la rangée de pommeaux qui brille dans la lumière matinale, le lavabo surmonté d'un petit miroir rectangulaire, le porte-serviette, la garde-robe entrouverte où mon unique sac est rangé. Il y a encore des vêtements au fond de ma valise. Il sera toujours temps. À mesure que chaque objet se détache du gris de la nuit, je sens mon cœur qui bat plus vite. J'aime entendre ces bruits familiers, l'eau qui jaillit des robinets en cuivre, des portes en bois qui claquent et des pas feutrés qui glissent sur le parquet du couloir. La bande de lumière qui s'interrompt sous la porte de ma chambre. Je sens mon corps d'abord rose, ramolli par le sommeil, devenir brun et ferme grâce à l'effort. Cela peut être une journée incendiée, imparfaite. Je me reproche souvent intérieurement ma lenteur d'esprit ou mon oisiveté, mais aujourd'hui est un autre jour, un autre jour ; je soupire d'aise et de soulagement. Mes mains touchent mon corps, passent sous mes seins, descendent sur mon ventre rond et chaud, mon nombril en saillie. J'éprouve ma minceur dans les creux qui entourent les formes, comme les rivages d'une mer sur le point de déborder.

Je me lève et regarde par la fenêtre : un autre après-midi qui passe pareil à d'autres qui se sont évanouis avant lui, dans l'euphorie du printemps et pareil à ceux qui viendront dans la chaleur des nuits d'été. Pareil ? Non. Je n'ai plus cette désagréable impression, comme à l'adolescence, qui m'a longtemps poursuivie, d'étouffer et de vouloir mettre maman à distance. Ma mère est ma seule maison, le giron de mes origines. Si je la perds, je m'arrache le lien qui me noue à ce monde, le seul indice qu'on m'ait donné pour le comprendre. Étrangement, c'est moi qui restitue le fil qui relie son histoire à la mienne, qui précise les événements qui ont constitué sa vie dans cette petite chambre comme si je ne pouvais faire autrement.

Accoudée à la margelle de la fenêtre, je vois un corbeau qui rase l'herbe. Peut-être regarde-t-elle un oiseau prenant son envol, elle aussi. Dans une petite ville en Italie, des gens prennent le temps de vivre, c'est-à-dire de marcher au lieu de prendre leur automobile, de cuisiner des plats avec de vrais légumes. Comme eux, j'apprends à faire des actes aussi ordinaires que marcher, voir, entendre et toucher. Des gestes qui semblaient aller de soi et auxquels je ne faisais plus attention. J'écoute mon cœur qui bat, ma lente respiration, le clignement de mes yeux tant et si bien que je visite une province intérieure où des images m'accueillent.

Vision d'elle, ma mère, dans les années soixante-dix.

À tâtons, elle se meut, campée sur ses deux fines jambes, dans la noirceur d'une chambre au charme suranné. Ses pupilles comme celles de félins s'habituent à la noirceur, son regard s'intensifie. Assise dans le charbon de la nuit, elle joue toutes les pièces de son répertoire. Elle en inventa même, cette nuit-là. Le monde la fatigua tout à-coup et elle n'avait plus sommeil. Elle découpait chaque syllabe de son dans la nuit. Les doigts de sa main gauche encore inexpérimentée ne se relâchaient pas assez vite au passage pour donner forme à une réelle musique. La mélodie était traînante, s'égrenait par à-coups. Rien d'autre que cette note brisée qui reprisait les trous du silence. On eût dit qu'elle jouait avec une aiguille, qu'elle défaisait patiemment ses plus jolies robes. Toute vêtue de bleue, debout devant la ville, la jeune fille torturait une sonate qu'elle accompagnait de paroles bien connues : Marabout de mon cœur / Aux seins de mandarine / Tu m'es plus savoureuse que crabe en aubergine / Tu es mon afiba / Dedans mon calalou... Elle acheva sa chanson et fixa du regard un porte-feuille, tout neuf, avec une grosse fleur sanglante à l'endos. « *Si ce n'est pas dans ce pays ; ce sera dans l'autre* » avait-elle dit, entre ses dents. Un homme a disparu et c'est comme s'il n'avait

jamais existé. L'autre pays, l'autre rive, c'est la mort. Pourtant pour elle, le seul pays possible était celui de la vie.

C'est d'abord une vue d'ensemble, puis un sentiment. Ma mère, autrefois, une jeune femme qui ne faisait pas son âge, très mince, très grande avec quelque chose d'effronté dans les yeux, comme une faim de vivre et d'aimer. Jusqu'à l'âge de 30 ans elle n'était jamais rassasiée. Elle aurait avalé la mer et tous les poissons ! Maintenant, c'est le même sentiment qui anime le visage : la bouche semble moins anonyme, les traits, accentués et la taille, alourdie. J'ai souvenir que ma mère cousait beaucoup. Je revois sa tête qui dépasse de la machine à coudre *Singer* que mon père lui avait achetée à Noël, son front brillant de sueur, ses épaisses lunettes qu'elle remet en place sur son nez et sa bouche rose qui forme un O à mesure que le tissu se ramasse sur lui-même par terre. Dès lors que je pense à ce souvenir, le sentiment de l'éloignement me rattrape, je suis dans le vrai où elle n'est plus. Des enfants jouent dehors avec un ballon rouge. Nul adulte ne les surveille. Puis ils courent et sortent de mon champ de vision. Mon cœur se serre. Maintenant je suis vraiment seule. Je parle d'elle, maman, au passé, non pas parce qu'elle est morte, mais bien parce qu'elle n'est pas là auprès de moi au cours de ce voyage. Je ne veux pas attendre qu'elle meure pour écrire sur elle. Je veux écrire sur maman parce qu'elle est la seule femme qui compte vraiment pour moi. Et parce que j'ai si peur de l'oubli. Le souvenir de grand-mère s'est évanoui dans ma tête bien avant qu'elle meure. J'ai oublié sa démarche, sa voix. C'est une nouvelle journée, un nouveau mois et je me sens si libre. Je pourrais sortir, mais je reste là. J'ai fermé la porte, la fenêtre, et j'aurais coupé le téléphone si j'en avais eu un. J'ai coupé ma voix. Je n'ai plus que ça, un stylo bleu, mon cahier rouge aux pages déjà un peu jaunies.

VII: BOWEN ISLAND

*« Just say you'll remain »
-Billie Holiday*

Tout le rouge monte à la tête. Y avait-il des gouttes de sang sur le sol ou suis-je en proie à un rêve ? Ou plutôt un cauchemar ? Le sang-ouach. Le sang poubelle. Je me rappelle de l'odeur des serviettes de maman, qui me dégoûtait et m'intriguait. Je me disais que c'était à cause de son âge. Et puis, mon tour tardait à venir. J'ai eu des crampes, des maux de ventres, des visites chez le toubib, mais pas de sang. Puis, ça a fini par arriver. Une cousine à moi qui avait grandi au vieux pays a cru qu'elle allait mourir lorsqu'elle a vu tout ce sang sortir d'elle-même. Et elle m'avait aussi dit qu'elle ne pouvait manger des moules parce que cela ressemblait à son sexe. À chaque fois, je pense à elle. Et je me dis que je péris, vraiment, de tout ce sang que je jette sans même regarder. Ce sang qui ne sert à rien. Je meurs de ce sang qui me dit regarde-moi. Prends-moi. Je suis la vie. Ton salut. Mais je demeure sourde à son appel. J'ai peur de toucher à mon sang, j'ai peur qu'il colle à jamais à mes doigts. J'ai peur de ne plus pouvoir en laver mes mains. Pour ma mère, ça a été différent, la première fois. Tout le pays parlait de révolution. Son attention a été attirée par le mouvement d'un vieux ventilateur au plafond, rouillé et sale. Cet instrument, au lieu de renouveler l'air du lieu, brassait le même air vicié encore et encore. Elle étouffait. Une machine de cauchemar, aux mouvements concentriques. Elle devait passer un examen dans la salle de classe sans fenêtre et ses doigts glissaient sur le bureau en bois mouillé. Je sais tout cela parce qu'elle me l'a raconté. Elle faisait partie des dernières ; les blancs de la page de l'interrogation disparaissaient peu à peu mais il en restait encore. Comme elle était tendue ! Une porte s'ouvrait, un homme entrait. Mais ce n'était pas le professeur qui entrait dans la classe. Cet homme-là portait un uniforme.

Le sang battait à ses tempes. Elle avait l'impression de voir les choses comme à travers des jalousies. Un chant qui semblait reprendre au loin lui est parvenu aux oreilles. Son uniforme bleu collait à la peau, laissait entrevoir ses jambes noires sous la jupe. Mais le noir ne pouvait cacher la fièvre du sang. Le désir qui se déroulait comme la langue dans la bouche, rouge. Il révélait la passion de vivre, ses jambes de nymphette, son corps de nymphette et son cœur... son cœur strié de chimères. Aussi beau que son sourire de gendarme, que son arme roide braquée sur son crâne comme un sexe masculin en érection... sa détresse suintante avait coulé entre ses cuisses, drainant ses rêves de révolution, de pays libre, de *socialismo o muerte*. La flaque de sang sous ses pieds était le témoin, la seule marque à jamais silencieuse de la révolution qui avait eu lieu et qui n'avait pas eu lieu. Son sang malade de toujours et de jamais se mélangeait. Symbiose complice entendue entre les parts de vie et de mort.

Ce n'est plus Bowen Island ou le pic Micaya. Je suis au bas de la montagne, allongée au milieu d'une rivière, entre deux eaux. De mon ventre, de mon sexe gonflée et lisse comme celui d'une femme après quelques mois de gestation partent des plantes en filaments rouges, qui flottent, molles. Je mets mes mains pour couvrir ma fente en vain. Pour freiner l'écoulement. Ce n'est pas seulement mon sexe, c'était aussi celui de ma mère.

Mon père est le seul homme que ma mère ait connu. Le seul auquel elle ait rêvé, puis épousé. Moi aussi, j'ai rêvé d'un homme. Je rêve toujours de lui : des bras d'homme qui se referment sur moi, Pyrénées de tendresse. Mais je ne vois pas le visage, je n'entends pas les mots. Je suis ici parce que j'ai faim. J'ai faim de baisers de pain qui ne s'effacent pas et qu'on regrette. J'ai le goût de chanter des mots d'amour à quelqu'un dans une langue qu'il ne connaît pas encore et qui germe en moi, un amour en devenir. Je suis en appétit d'apprendre cette langue-là, avec mon peu de mots, mes fautes et mes ratures. Je suis avide de mots de

tendresse qu'on enveloppe comme des petits caramels pour ne pas qu'ils fondent trop vite. Ceux-là même qu'on refusait enfant parce qu'on ne voulait rien accepter de mains étrangères, de mains qui ne nous connaissent pas et qui pourraient bien se resserrer jusqu'à nous étouffer, nous donner une indigestion. Du haut de la montagne, je tombe et tombe encore sous l'aiguillon du vertige. J'étales mes bras et mes jambes comme pour embrasser le monde. Dans ma chute, la lumière du soleil me fascine et m'aveugle. Je me relève et fixe ce même horizon. Celui que je repousse à chaque pas et qui pourtant est toujours là, devant moi. Je passe de longues heures à fixer l'horizon, du haut de la montagne en me demandant ce qui s'y cache, maintenant. Qu'y a-t-il derrière la lumière ? Je redescends et demeure là, au carrefour de quatre routes dont je ne connais pas les noms, attendant. Je sais seulement qu'au bout de la lumière, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent. La route s'ouvre devant moi comme un rouge primaire, une plaie ouverte.

VIII: NANAIMO

*“Just feel with your heart”
-Ella & Louis*

John est beau. Son nom, son visage, ses gestes et ses manières : tout en lui respire le sublime et inspire le respect. Dans une exposition à Paris dédiée à la mémoire de John Lennon, on voyait des photos grandeur nature de Yoko articulant le mot John pendant qu’une bande-son émettait la voix de la jeune femme en train de dire, crier et gémir le nom de son amant. Le nom John devait me hanter comme la jeune japonaise. Ravie de pouvoir substituer ce nom à celui de M, cette nouvelle rencontre est comme un salut à Nanaimo.

J’étais à l’*Acme Café*, assise au bar, regardant le chef préparer des sushi, mon nouveau met préféré. Il avait des yeux qui riaient comme deux grains de riz, des odeurs d’algues séchées et de poisson cru émanaient de ses mains, montaient dans l’air et me mettaient en appétit. Dans une petite salle, on jouait du jazz. Un homme, assis au fond, très charmant, attira mon attention. Il semblait venir d’ailleurs lui aussi car il avait cet air curieux des étrangers. Il tapait du pied, les yeux fermés, au rythme de la musique. Pendant les pauses, il lisait un livre de Vila-Matas. Ouverts, ses grands yeux de pièges à loup brillaient, un sourire vaudou découvrait une rangée de dents blanches parfaites. Je le regardai sans vraiment le voir et je crois qu’il en fit autant. Il a tourné la tête dans ma direction en revenant des toilettes. Le lendemain matin, je me suis dirigée vers le port, le pouce en l’air et le poing fermé. Il faut pas croire. Je ne suis pas naïve. Faire du stop, c’est un peu comme manger des chocolats assortis que votre grand-mère vous a offerts pour votre anniversaire: vous ne savez jamais sur lequel vous allez tomber. Et dire que ma mère avait horreur que je dévore ces chocolats... Elle n’est pas là pour me dire qu’une fois qu’on en a touché un, même effleuré du bout du doigt, il faut le prendre et le manger. Elle n’est plus là, mais je l’entends encore me dire de ne pas accepter

des bonbons de mains étrangères. Au dos d'une carte postale, cet après-midi-là, dans la salle de jazz, je me préparais au pire et j'écrivais : « Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas... S'il nous voyait il nous violerait ». Je noircis ce mot *violerait* sur le papier blanc alors que je sais pertinemment, à la seconde où il apparaît, que c'est le mot *mangerait* qui doit y être. Il faut voyager pour voir si la vie est vraiment comme dans les contes de notre enfance. L'enfance est le commencement et la fin de tout monde ; c'est pourquoi les contes débutent toujours par « il était une fois » et se terminent par « fin ». L'enfant seul comprend vraiment la vie parce qu'il s'y conforme. Sorti de la puberté, nous devenons des monstres d'hypocrisie. Combien de fois ai-je surpris, étant petite, mes parents en train de mentir ? En grandissant, nous cachons nos difformités sous un masque qui nous permet d'aller et venir librement. Je les ai baptisés les loups, comme les masques. Il y a bien d'autres noms qu'on pourrait leur donner, mais c'est un hommage à un jeu auquel je me livrais avec des amies : regardez un homme et dites à quel animal il ressemble. D'ailleurs, c'est bien pour cela qu'il me fallait partir : regarder les loups en face à mesure qu'ils défilaient devant moi et leur dire que je savais bien que c'était fini, le temps des fées... Même si je ne sais toujours pas qui le regrettait davantage : eux ou moi ? Mystère. Pour moi, John avait donc des yeux pièges à loup, une bouche en cœur comme une fleur carnivore, des dents trop parfaites qui dissimulaient des canines effilées, qui harponnaient, certainement ici et là, la chair des jeunes femmes. Mais le danger est le plus irrésistible des appâts.

À bord de la voiture, John me brosse un étrange portrait de lui. Il ne dort pas assez et boit trop... En tout cas c'est ce qu'il m'a raconté lors d'une balade nocturne. Il m'a aussi dit qu'il n'avait jamais eu de métier, sauf celui de « jazzman ». Ses amis en le disant ne manquaient pas de le railler. Mais, s'il en était un, il était le meilleur, celui qui chantait le plus fort et qu'on aimait le mieux. Il arrivait parmi la foule, comme un novice, ses longues jambes

maigres s'entrechoquant semblaient prêtes à s'échoir sur le macadam. Lorsqu'il commençait à jouer, au bout d'un moment, les gens de la première rangée se levaient pour aller s'asseoir plus loin. Ses notes remplissaient l'air comme s'il voulait former un nuage de son avec son instrument. Il était fasciné, voire obsédé par la magie de l'air, par ces odeurs qu'il neutralisait, inspirait, pour ensuite les recracher.

Nous retournons à Vancouver par le ferry. Sur la passerelle, nous regardons le ressac de la baie *Horshoe*, les jambes étendues sur la grille. Où veux-tu aller ? me demande John. J'ai vu un désert d'eau, je voudrais un désert de sable. Dans le paysage nu, je pense, je retrouverai le fil de la mémoire. Je laisserai vagabonder mon esprit dans le vide jusqu'à ne plus savoir qui je suis, ne plus savoir où je suis et où je vais. Je fixerai un point précis de l'horizon jusqu'à ce que le reste s'embrouille et que le monde semble s'arrêter. Je serai à la surface de moi-même. Je jouirai par tous les pores de mon épiderme. Je changerai de peau comme un lézard. Je serai la nouvelle Ève d'un pays sauvage. John semble comprendre tout ce que je dis. Le liquide jaillit de la coque du bateau comme une source et nous sommes sur la même longueur d'onde. L'eau écume les souvenirs de John et trace un long et sinueux passage sur la nappe. John me dit : « Mon grand-père appartenait à la tribu Haida et a vécu ici, en Colombie-Britannique. Je suis né à Seattle, mais je reviens toujours ici lorsque je ne sais plus où j'en suis et que j'ai besoin de repos. Je regarde les hommes qui pagaient sous le soleil couchant, les totems à l'effigie des corbeaux et des aigles, et je me rappelle les mythes d'autrefois que ma mère me racontait. Le plus connu, reprit-il, révèle que le monde était pareil à cette étendue d'eau. *Raven* a découvert les êtres humains sous un coquillage géant. La femme s'appelait *Jàadaa* et elle était redoutable, son nez était un bec d'aigle, ses yeux aussi effilés que des lames de couteaux, ses mains possédaient des griffes rétractables de panthère. Les Haida avaient compris que la laideur et la beauté ne faisaient qu'un, pas vraiment

opposés ; ils sont complémentaires. Il faut de la laideur pour que le sublime puisse exister. *Jàada* veut dire « tout peut être objet de beau. » Et ce nom me fait penser au tien, Julia. » Je ne relève pas le compliment, un océan de pensées m'emporte au loin. Je pense aux peurs d'enfance que j'ai réussies à dissimuler, ma peur de l'eau, camouflée depuis toujours, à défaut de la juguler. Le vertige me reprend, je ne sais pas nager et si le bateau chavirait avec moi dedans... Mon cœur se serre dans ma poitrine, mes côtes se compriment. « Cela te met mal à l'aise, ce que je dis ? » John croit que son compliment est la cause de ce silence gêné, mais ce n'est pas cela. « Je suis un peu trop nature. Cela te choque, te bouscule peut-être ? » continue-t-il. Non, non, ce n'est pas cela. « Julia, c'est le nom que portait ma mère dans son pays. Tombée d'une navette, ses papiers à l'eau, son père l'a rebaptisée Yvette. En plus de partager le même nom, nous partageons une même peur de l'eau. » « Si tu veux, dit John, je t'apprendrai à nager. Ce n'est pas compliqué et si beau ! » Un silence tombe. « À quoi penses-tu ? » me demande-t-il. « Je pense au beau », repris-je. « Gauguin est parti pour la Martinique d'abord puis Tahiti ensuite, il peignait les habitants tels qu'ils étaient dans leur nudité sauvage, la peau hâlée et d'un jaune doré. Un peu comme les Haida devaient l'être. Mais la critique a trouvé que son Ève n'était pas belle. C'était en 1899. La nuit, il rêvait des dieux ancêtres maories, une « race » ni blanche ni jaune ni noire. Ma mère aussi est une insulaire, elle vient d'une petite île près de la Martinique. Elle a quitté son pays pour la plus grande aventure de sa vie : l'Amérique. Après un exil de 20 ans, elle était retournée là-bas. Il a suffi de quelques jours pour que la plante de ses pieds au contact des cailloux se durcisse ; et son corps presque constamment nu ne souffrait plus du soleil. Moi, la plante de mes pieds est douce, délicate et se fendille à la moindre petite roche qui se glisse dans mes souliers ». Couchée, poursuis-je juste pour moi, je pourrais sentir un petit pois à travers trois matelas d'édredons, le tic tac de ma montre *timex*, le roulis des vis qui tournent sur elles-mêmes dans les murs. La nuit, son cahier de retour au pays natal *boukanait* comme des épis de maïs sur le

gril. Elle rêvait de bateaux qui partaient au large et qui se rompaient en deux, d'incendies ocres qui éclataient dans le verre bouteille de la nuit. Elle courait toute la nuit, essoufflée, renversant le seau d'eau qui était sur sa tête, à son grand dam. À l'Anse d'Hénault, elle se réveillait couverte de sueurs froides alors qu'il faisait 40 degré à l'ombre des manguiers. Leurs fruits, des diamants jaunes violacés d'orangé, pendaient comme des mamelles trop pleines.

Le reflux de l'eau nous hypnotise dans la beauté du midi qui s'offre en partage. Nous sommes aveuglés par sa lumière. C'est un moment pur. Un silence dans le désert de feu. La mer courbe l'échine. Un poisson qui se meut sous l'onde avec souplesse retient notre attention. Le vent soulève à peine mes cheveux comme pour apaiser mes pensées. Je laisse le ressac les avaler et projeter ces illusions loin derrière moi. C'est un étrange jeu auquel je me livre avec ravissement en fixant l'eau émeraude. Je laisse ces bijoux refléter mes illusions, m'enlacer lorsque je m'y attends le moins, en présence d'un étranger, puis disparaître dans de gros bouillons d'argent. Le bateau subit une secousse ; pendant un court instant nos mains s'effleurent. C'est un bref contact, mais une chaleur mémorable. Je suis assise auprès de cet homme dont je ne connais à peu près rien, à part qu'il est amérindien par sa mère. Mes jambes sont tout-à-coup nues sous mon pantalon de toile et s'enveloppent de désir à cette seule pensée. Et ma jambe qui frôle sa jambe, maintenant... Je m'abandonne à cette moiteur qui me gagne. Je cède à sa tiédeur qui remonte le long de ma cuisse. Je demeure là ; j'attends qu'il se passe quelque chose... En vain. Il est appuyé sur ses mains, grandes, douces et bien à la vue. Je les imagine, malgré moi, se posant sur mes lèvres, jouer de mon instrument intime, en tirer des sons inédits. Pour faire diversion je lui demande de quel instrument il joue ? Du piano ?

John me dit qu'il ne joue plus. Mais lorsqu'il jouait, que c'était du saxophone. La bouteille a eu raison de lui. Il a une voix éraillée par le bourbon et des jambes d'éléphant comme Bukowski. Dans la balance, la vie lui a laissé sa beauté. John a tellement bu qu'il s'est marié trois fois avec la même femme parce que les deux premières fois, il était trop ivre pour s'en souvenir... D'ailleurs il n'a aimé qu'une seule femme et elle l'a quitté sans crier gare. Il avait voulu, à l'époque, tout savoir sur elle, et sa curiosité était sans bornes. Et son aspiration à l'amour était infinie comme lorsqu'il soutenait une note au saxophone.

Le ferry contourne les îles. Le soleil resplendit au-dessus de *Bowen Island*, mon sommet dominé. Ce jour-là, je marchais en levant les yeux vers les pins qui trônaient à la cime. Je tendais l'oreille, un silence épais protégé par les feuilles s'élevait. Je sentais la terre et les choses. John reprend et me dit qu'il ne connaît pas sa force et que, probablement, il ne la connaîtra jamais. Mais il n'est pas violent. Il me raconte qu'un jour où ils étaient assis à la table de cuisine tous les deux, sa femme et lui, furieux pour une raison qu'il a oubliée, il renversa la chaise sur laquelle elle était assise. Les jambes de sa femme avaient formé un V et s'étaient égarées. Elle voyait son visage à lui à l'envers au plafond de la cuisine. Il se rendit compte qu'elle traversait la fenêtre derrière elle. Il ouvrit la main en une fraction de seconde et retint sa femme alors que la chaise traversait la vitre en éclats avant de tomber cinq étages plus bas. En retirant sa main, il constata qu'elle était intacte. Ravi, il examina ses doigts de musicien ; elle, surprise, était sous le choc. C'est comme si leur vie trop bien rangée jusque-là avait été contrainte à une *chute*.

Quelques jours plus tard, il trouva cette lettre griffonnée et épinglée sur le réfrigérateur de la cuisine :

« Ma vie est à l'endroit comme la maison où nous vivons

Des rêveries à l'étroit comme tes pantalons bien pliés dans l'armoire

J'ai envie de vivre à l'envers

Adieu. »

Le bateau arrive à bon port. Un vent froid se lève. Nous nous engouffrons dans la voiture et juste avant de mettre la clé dans le contact, il me révèle son nom, Ella, comme la chanteuse. Pendant qu'il parle, je l'observe. Il ne semble pas malheureux ou ne le laisse pas paraître. Les arbres gigantesques sont là pour lui tenir compagnie. Pourtant, son visage est parcouru de nombreux petits sillons qui s'effacent peu à peu lorsqu'il reprend une expression normale. La joie apparaît et disparaît vite sur ce visage. Ella l'a hanté et je crois qu'elle l'habitera jusqu'à sa mort. Peut-être n'est-elle jamais partie. Peut-être est-ce lui qui l'a tuée et a-t-il voyagé avec son cadavre en buvant du *Makersmarc*. Oui, il l'a sûrement installée sur le siège avant et ils sont partis ensemble. Dans les virages, elle tombait sur les genoux de John, répandant son odeur de putréfaction et un reste de patchouli. Il lui chantait de ces chansons que lui seul connaît, de sa voix éraillée, un bras autour des épaules...

IX: SKYTRAIN

“Darling I hope that my dreams never harmed you”
-Billie Holiday

La pluie tombe à verse. Entre deux battements d’essuie-glaces, les phares révèlent un bitume brillant. Le spectre rouge des phares voisins me poursuit. La couleur primaire assombrit dramatiquement le ciel. Allitérations d’arabesques, kaléidoscopes créés par la diffraction de la lumière. Le choix des ébauches de couleur, sous ce nouvel éclairage, fait naviguer à l’intérieur d’un prisme du délire... La scène improvisée me ramène au moment où tout a basculé entre M et moi. « Je voudrais partir loin avec toi », avais-je un jour dit à M. Il avait passé un bras autour de mes épaules, il tenait le volant de la main gauche. « Quelque part dans l’Ouest américain. C’est mon rêve. On roulerait jusqu’à l’épuisement sur de longues routes bordées de champs de blé ou de déserts ». « Connais-tu l’Ouest américain ? » Reprenais-je. « Non » dit-il. « Alors promet d’y aller avec moi ». Il ne répondait pas. Au lieu de l’Ouest Canadien, ce serait Dorval. Mon rêve d’Amérique revenait, imprécis et chimérique. M se retournait dans l’escalier roulant de l’aéroport, comme pour enfin me répondre. Mais c’était trop tard. Je ne connaissais effectivement pas la route, mais croyais tellement en mon désir, que lui seul, exalté, avait suffi à m’y conduire sans lui.

Et maintenant que je suis partie seule, en fin de compte, tout est différent. Dans 150 ans, je serai morte. Dans 150 ans, on ne pensera même plus à ce qu’on a aimé, à ce qu’on a perdu. Les historiens n’auront rien à faire de cette histoire. Ils découvriront un crâne poli comme un galet. Ils en feront un bien joli presse-papier. Ils se pencheront dessus, se demanderont ce qui l’aura tué, une overdose de liberté, une hémorragie oculaire pour avoir trop regardé l’être aimé ? Dans 150 ans, je ne me souviendrai plus « ce qu’il était beau, deux yeux bleus comme la mer, deux portes qui se referment sur mon visage ». Et que j’avais peur

de vieillir, la tête appuyée au creux de son épaule. Dans 150 ans, on n'y pensera même plus à ce monde qui pousse, qui baise, qui crie sans cesse au loup ; le temps qui presse ; le toit qui coule ; la course folle au bonheur ; le mardi ciné à moitié prix ; les regards échangés dans la pénombre, deux mains qui n'ont pas le temps de se lier avant la lumière. Allez, videz vos verres, la bouteille est trop pleine, ma mémoire trop vacante ! Du vin, du vin ! Pour ne plus vous mentir. Bacchus nous entraîne dans le plus beau des naufrages. Mes souvenirs s'égrènent goutte à goutte sur le pare-brise. Ma mémoire m'enivre. Et je n'ai plus peur de plonger.

Le temps passe à toute allure comme le *skytrain* de la station *Broadway* juste devant nous. La voiture s'arrête quelques instants devant l'engin qui transporte des gens au regard vide. Qu'arrive-t-il lorsque ce que je vois, même de loin, semble me toucher par un contact saisissant, quand voir est une manière de toucher ? Des gens qui aiment et puis qui haïssent et puis le matin se lèvent, pas le temps de dire « pardon », il faut déjà penser à aller travailler. Ils restent debout pendant huit heures avec une image d'abandon dans les yeux.

Les passagers du *skytrain* ne font même pas mine de me regarder. En tout cas leurs regards me traversent sans me toucher. À quoi bon ? Je n'existe pas pour eux. Mon amour, je le sens, est à bord avec eux. Et moi qui ai essayé de le retenir en vain... Il s'en va et ne me voit plus. Il m'abandonne. Alors, moi aussi je vais partir. Au bout du monde, vers l'Ouest. De toute façon, je suis trop grande pour attendre le prince charmant au bord de la route, en robe de mariage, une bouteille d'eau à la main. Je vais marcher le long des routes, les épaules nues sous le soleil. Tellement de forêts où je passerai. Des Rocheuses, je reviendrai avec de la terre séchée sous les ongles, les mains grandes et carrées et la liberté qui respire entre chaque doigt. J'ai un orgue de barbarie et je vais abattre tous les arbres les plus vieux, les plus tenaces, les plus coriaces. Je vais pourrir leur pays. Je vais me courber dans les nuages de poussières. Et

même que, si la pluie m'écoute, elle va tomber pour me laver. Et même si tu me cherches, tu ne me retrouveras pas. Barbouillée partout comme je serai, on dira que je suis sortie du giron de la terre. On dira que je n'ai ni mère ni père. On dira que j'ai menti, que j'ai tué. Je vais aller voir le désert et je vais lui dire remplis-moi d'une extrémité à l'autre. Je vais le prier que le temps ne fuie plus par ma tête qui pense ou par mes pieds qui marchent, qu'il soit statue de sable ; que je ne me retourne plus pour contempler ces yeux d'océan ou rêver d'oasis d'amour. Avec toutes les nuits sous ma paupière, je ne craindrai plus le noir. Mes yeux deviendront petits et fins comme le bec des aigles. Mon nez sera un croc que les loups eux-mêmes envieront. Ce que je ferai là, moi, je ne saurai plus. Je n'aurai voulu rien d'autre que marcher tout droit devant moi. Je me serai perdue un million de fois. Je t'aurai dit « je t'aime » tout bas un milliard de fois.

Le temps m'étrangle à chacun de ses passages. Dans son goulot, tout passe : un amour naît blessé à même l'enfance qui se meurt. Un feu qui se rallume à même les cendres d'un autre. La voiture avance et dépasse le *skytrain*, mais celui-ci est désormais dans ma tête.

X: LA MACHINE

*“Dreaming, I was only dreaming”
-Billie Holiday*

Je me suis réveillée, la bouche sèche. J’ignore l’heure. Et le jour. La nuit dernière, passée à boire avec John, m’a fait perdre la notion du temps. Il m’a initiée au bourbon américain, aux cigarettes roulées et aux histoires d’amour qui finissent mal. C’est bien là la seule chose que nous ayons en commun John et moi : de mauvaises chutes. La lumière du soleil inonde une partie de mon visage et de mon bras droit. La voiture est arrêtée pour faire le plein. John apparaît à l’autre bout de la rue. Il revient à la voiture avec deux verres en plastique dans lesquels je devine du café. Il me voit et s’arrête, comme embarrassé de la nuit de confidences qui a transformée la *Chevrolet* en chambre à coucher. Il regarde tour à tour chacun des verres dans ses mains, embarrassé. Puis, il lève la tête, me regarde, souriant. Il ouvre la portière, jette un timide bonjour du bout des lèvres et me tend le breuvage.

C’est un dimanche quelque part au mois de juin. Mais on dirait un dimanche printanier. Mes heures sont somnambules. Les ombres matinales des arbres dessinent des esquisses sur mon visage. « *Angels have no thoughts of ever returning you. Would they be angry if I thought of joining you...? Dreaming, I was only dreaming* ». Réveillée, je trouve M dormant sur mon cœur. M me disait aime-moi. Je ne cesse de me souvenir de lui depuis ma rencontre avec John et j’essaye de revoir M, de le saisir une dernière fois avant que le travail de l’oubli n’efface tout. Mon cœur et moi avons décidé de laisser là les silhouettes qui dansent sur mon visage, les mêmes avec lesquelles, me semble-t-il, j’ai toujours vécu et qui peuplaient notre histoire. Il y aura des pièces d’argent glissées dans des troncs pour mon salut ; des bougies, des prières qu’on dira que je connais bien, et ma mère à genoux sur un prie-Dieu à

l'oratoire Saint-Joseph. Dites-lui que je ne serai plus triste, mais contente d'être partie. Il n'y a rien que je désire plus que de l'oublier.

John démarre, mais le trajet n'est pas droit. La voiture fait des détours, des allers-retours entre les souvenirs de John et les miens, peut-être n'arriverons-nous jamais au désert de mes rêves, à Kelowna. John me demande pourquoi le désert. Il est ravi de m'y emmener, mais voudrait savoir si je vais rejoindre quelqu'un. Sans faire mention de M, j'é dis oui, en quelque sorte, pour le presser, de peur qu'il ne change d'idée. En vérité, je veux retrouver la pièce où j'ai laissé mes mots, mes souvenirs. Je ne trouve plus la clé mais quelque chose me dit que c'est une chambre sans serrure. J'ai beau la fuir, elle me rattrape partout où je vais, au détour d'une conversation, d'un bain de foule, d'une vitrine. Alors, je la recherche pour la vider. La machine survole les arrière-cours, les ruelles et prend un raccourci pour me raconter un fragment de la vie de John.

Maintes fois, il avait interrogé Ella sur son passé pour approcher de son corps tard dans la nuit. Il était obsédé par son passé. Le jour, son corps revêtait quelque chose d'insaisissable pour lui. La façon dont elle rejetait la tête, le matin, en humant le café, le frisson qui lui parcourait le dos en mettant le gros orteil dans l'eau chaude d'un bain, le moindre cheveu qu'elle perdait. Tous ces détails le désorientaient et le fascinaient. Sa vie était un peu comme la chanson d'Ella Fitzgerald, « *don't think with your mind just feel with your heart ...* » John n'avait pas toujours été seul sur les routes de l'Ouest. Il n'était pas un ange. Si Ella était partie, c'est parce que durant ces années à boire, il l'avait trompée avec un nombre incroyable de femmes, y compris ses propres sœurs.

Lorsqu'une dispute éclatait entre eux, il se réfugiait dans sa *Chevrolet*, mettait la musique à tue-tête. Il roulait très vite dans ces moments de confusion. Une main sur le volant, l'autre tenant la bouteille. Un jour, John a dépassé la limite, toutes les limites, sur la route 31. *Sketch of pain* de Miles Davis jouait à la radio. Dans un virage, un jeune homme. La trompette du musicien lâcha une note particulièrement aiguë au moment où la voiture percuta le jeune homme. À moins que ce ne soit les entrailles de la machine qui crièrent en rendant l'âme. John dut entreprendre une sorte de thérapie pour arrêter de boire, en échange de quoi, on ne le mit pas en prison. Elle n'a réussi qu'un temps cette thérapie. John buvait parce qu'il aimait boire, point. Chaque gorgée amplifiait et enflammait sa voix, chacune aussitôt oubliée parce qu'avalée par la suivante, comme les notes de musique qui sortaient de son instrument. La mélodie de l'ivresse n'avait pas de fin parce qu'elle prenait sa source dans son âme. La plainte fulminait, tordait l'instrument puis se relâchait comme à bout de souffle. Les notes s'attendrissaient en sortant du pavillon comme si elles voulaient y demeurer plus longtemps, et qu'à grand regret elles devaient quitter la fête. Et quelle fête c'était ! Elles le laissaient pantelant, livide, vidé de toute énergie. Même ces vêtements semblaient alors trop grands pour lui. Il devenait juste bon à boire, à taper du pied pour accompagner une mélodie connue de lui seul. Son dada était de descendre dans la foule rassemblée et de la faire onduler au rythme de sa musique pour ensuite s'en retourner dans l'obscurité. Maintenant, depuis le départ de sa femme, la seule musique qui résonnait incessamment à ses oreilles était un chant de douleur. Une douce sirène qui claironnait sa souffrance. Le cri du manque. Depuis qu'Ella l'avait quitté, il n'était plus le même. Il avait tellement attendu cet amour, qui relevait de la corrida où celui qui traque devient le traqué. On ne sait plus qui est la bête, lancée à l'assaut du drapeau rouge ! Maintenant, il ne croyait pas que cet amour puisse renaître. Je le soupçonnais de quadriller les routes de l'Amérique et de ramasser des épaves pareilles à celles

que j'avais entrevues à *Stanley Park* dans l'espoir de leur rendre la vie meilleure. Il poursuivait Ella ainsi, l'aimait dans sa présence-absence.

La jeunesse de John est comme une allumette qu'on gratte. Il semble au début que la flamme durera toujours. Elle nourrit, permet au rêve de prendre forme. L'alcool semblait avoir fait flamber toutes les allumettes de sa jeunesse en un seul brasier.

Et c'était ce que j'avais attendu pour célébrer une partie de ma mémoire.

XI: DIALOGUE DANS LA MACHINE

*“God bless the child”
-Billie Holiday*

L’autoroute, dans la nuit de nouveau mystérieuse. Il est près de 19h quand John trouve enfin le chemin de Kelowna. Il me dit qu’il a déjà traversé la Colombie-Britannique et que tout s’est parfaitement passé jusqu’à ce qu’il contourne la ville de *Merrit*. Je dis : « *Hope, Charity, Merrit*, ce sont tous des noms très chrétiens », avec cette impression de réciter un sermon. Lorsque j’étais petite, ma mère m’emmenait à l’église du village. Je disais non à tout ce qu’on m’offrait, sauf à l’hostie que je laissais fondre sur ma langue. Je ne comprenais pas comment le corps du Christ pouvait tenir dans ma bouche et coller à mon palais. J’esquivais les mains grandes, sèches et osseuses de femmes qui voulaient tripoter mes cheveux nattés, coiffés de rubans multicolores. J’étais une sale teigne déjà, à mes heures, sous ma robe de dentelle jaune canari. Et je le suis encore. Le bruit de l’eau dans la machine, douce fontaine, fait entendre ses pleurs comme en accord avec moi. John a une main sur le volant et l’autre occupée à rouler une cigarette. Un peu de tabac tombe sur son pantalon de toile bleu marine et sur son torse nu dans l’encolure de sa chemise de coton blanche. L’odeur du tabac envahit lentement la pénombre. Puis, c’est la fumée qui remplit l’atmosphère. John me tend la cigarette, une étincelle de malice brille dans ses yeux.

Moi – Je t’ai déjà dit mille fois que je ne fume pas.

John – Tu as déjà fumé la nuit dernière, toute la nuit. Tu peux bien en fumer une dernière.

Moi – Non, je ne veux pas.

John – Tu es venue jusqu’ici : maintenant il faut que tu fumes comme moi.

Moi – (*levant les yeux au ciel*) ...

John – Et puis ça peut te servir pour voir à l'intérieur du tunnel. Je prends le briquet, le tunnel vers lequel nous avançons est de plus en plus noir.

Moi – Il fait bien trop noir là-dedans pour que je passe.

John – Il ne fait pas plus noir là-dedans qu'il fera ici.

Moi – La nuit n'est pas vraiment noire ici ; je peux encore te voir.

John – Si tu passes avec moi là-dedans je te parlerai de quelque chose dont tu n'as jamais entendu parler. Si on passe tous les deux là-dedans.

Moi – Je ne peux pas passer ; ma mère ne voudrait pas

John – Ta mère ne saura pas.

Moi – JE ne veux PAS.

John – Pourquoi m'as-tu suivi alors ?

Moi – Pourquoi m'as-tu prise alors ?

John – Le chemin est très long jusqu'où tu veux aller. Il y en a pour des heures et des heures, tu te perdras. Tu passeras au milieu des rues, toute seule, tes chaussures vont claquer très fort et réveiller les gens. Tu relèveras la tête pour regarder des choses que plus personne ne regarde. Tu regarderas les noms des rues et ils ne te diront rien. On va te regarder parce que tu ne seras pas de là-bas. On te suivra pour savoir où tu vas. On t'entourera pour voir à quoi tu ressembles, pour te flairer. Des enfants qui n'auront rien à faire te suivront pendant des heures et des heures, ils te demanderont de l'argent, tes lunettes de soleil et tu seras perdue.

Moi – C'est trop noir là-dedans, je suis trop petite et j'ai peur... Et lorsque quelque chose m'effraie je ferme les yeux. C'est idiot ; si je ferme les yeux, il fait complètement noir. Mais cette obscurité-là me fait moins peur parce que je l'ai choisie ; c'est comme une porte que j'ai préféré fermer. Je sais ce qu'il y a derrière, du moins je crois savoir... Je ne veux pas parce que, maintenant, je ne vois pas la porte et si, toi, tu ne me parlais pas, je ne saurais

même pas qu'il y a quelqu'un à côté de moi. Je sais seulement qu'il y a quelque chose qui remue de temps en temps et je finis par avoir peur pour de vrai.

John – Je ne te demande pas de faire quoi que ce soit ; tu n'as qu'à te laisser faire. Moi, je te fais passer là-dedans et je m'occupe de tout ; même de ta peur. Je parlerai, je te dirai cette chose que tu dois savoir et qu'il faut attendre d'être plongé dans le noir pour savoir. Et si tu fermes les yeux, alors ça te sera égal comment c'est dehors, noir ou pas noir. Tu peux faire comme si c'était plein de lumière et que tu allais simplement fermer les yeux. Tu les ouvriras quand je te le dirai. Et même, ce ne sera même plus la peine de les ouvrir, jamais.

Moi – Et puis je sais pourquoi tu m'as amené là-dedans ; je sais de quoi il s'agit et je ne veux pas.

John – Comment peux-tu savoir puisque tu es trop petite et que tu n'y es pas encore ?

Moi – Assez. Parle-moi tout de suite de ce dont tu voulais me parler ou fais-moi descendre...

John – Tu te perdras sans moi, mais si tu restes je ne te forcerai jamais à faire quelque chose contre ta volonté.

Moi – Sauf à entrer dans un tunnel tout pourri...

John – Mais il faudra bien un jour que tu cesses d'être petite et que tu cesses d'avoir peur.

XII: L'AILLEURS

*“Don't explain. You're my joy and pain”
-Billie Holiday*

« Partir, c'est un peu cacher quelque chose et le dévoiler ailleurs », dit John en fermant la portière et reprenant le volant, quelque part sur la route de Kelowna. J'ai acheté une carte postale à la station service où il a fait le plein et il dit avec surprise : « encore une ! Peut-être devrais-tu l'appeler pour lui dire que nous sommes presque arrivés ». « Je me demande effectivement si je vais l'envoyer ou pas, à ma mère », j'ai répondu en m'asseyant dans la voiture. Je pense aux paroles de John et me dis : ma mère, elle, n'a pas de secrets pour moi. À maintes reprises, j'avais fouillé, passé au peigne fin toutes ses affaires : le lait de café qu'elle utilisait pour hydrater sa peau pourtant toujours un peu sèche ; ses perruques de cheveux permanentés ; la bouteille de rhum cachée sous son lit, au milieu des innombrables escarpins lancés pêle-mêle, à la hâte ; ses valises de paillettes pour les bals, la gaine qu'elle mettait pour faire croire que son régime avait réussi, ses robes qui dataient d'avant ma naissance et qu'elle conservait toujours pour se rappeler qu'elle n'avait pas toujours été corpulente. Maman avait l'habitude de se mettre dans des colères aussi imprévisibles qu'orageuses. Dans ces accès, elle montait et descendait les escaliers faisant claquer ses talons sur chaque marche, frappait les portes de toutes les pièces, et gare à nous si par malheur nous nous trouvions sur son chemin ; son regard nous foudroyait sur place et nous en étions pétrifiés de peur. Elle faisait le ménage dans la cuisine avec fracas. Le vacarme de la vaisselle retentissait dans toute la maison, comme des couteaux effilés lancés sur une cible imaginaire. Heureusement, ces orages ne dureraient jamais, j'ai pensé, quand la voiture démarra en trombe.

La voiture tient le fil de ma mémoire et lorsque John prend un tournant, il me semble qu'il circule non pas sur la 46 O mais sur les marches de mon enfance. Ses débordements de

tendresse étaient aussi éclatants. Elle nous regardait d'un air interdit du haut de l'escalier, tournait la tête à moitié en disant « Vous ne m'aimez pas... » Puis nous montions, mon frère et moi, craintifs. Elle nous prenait dans ses bras en pleurant, écrasant notre tête contre sa généreuse poitrine. C'était chaud, mouillé, transpirant. Au milieu de son corsage, des ténèbres comme lorsque maman porte une robe moulante. Détourner les yeux.

Le soleil m'éblouit et je mets des lunettes de soleil. « Pépète, tu as mal aux yeux ? » dit John, sur un ton protecteur, en fronçant les sourcils. John me considère aussi comme une « petite ». De grands yeux noirs expressifs, des joues rondes et des lèvres en cœur roses. Aux commissures, des crépuscules. Le temps n'a pas de prise sur mon visage ou ma silhouette. Je suis demeurée, à peu près, telle que j'étais à dix ans : un visage de *boutchou*, des cheveux de jais. La cicatrice ne se voit pas. Elle est venue plus tard. Là où on cache les bonbons pour que personne ne vienne les chercher. John me dépasse d'au moins trois têtes et a quinze ans de plus que moi. Lui, conduit et moi, je le seconde. Pas question de mettre en doute sa connaissance de la route, que je lui dise qu'il faut tourner là, après ce carrefour, ou là... Il a horreur de ça.

Je crois que c'est cela, maintenant, qui me revient en mémoire avec le plus d'acuité. À mesure que je parle d'elle, de sa boulimie de lilas, de lavande et de café-crème, et que le bras de John, fin et musclé approche de la boîte aux lettres rouge : son obsession de la minceur. Plus elle faisait des efforts pour perdre du poids – régime multiples, restrictions – plus le tour de taille de ses robes augmentait. Maman faisait partie de ces gens qui « mangeaient leurs émotions » ; la colère comme la joie étaient des aliments qui la nourrissaient, des combustibles qui entretenaient le feu de notre foyer. Et quel feu c'était ! J'en perds le sens de la réalité et oublie les doigts de John qui glissent sur la fente de la boîte aux lettres avec

agilité, comme les pattes d'une tarentule, pour l'ouvrir et y glisser la carte. Aïe ! Les doigts de John restent coincés une bonne seconde ! Leurs extrémités sont rouges comme si le cœur y était descendue et concentrait toute sa pulsation dans cette fraction temporelle. Double mouvement de pompe, batterie, clapet et coup de volant.

Il a failli nous tuer.

Oui. Non. Oui oui oui. Mais non. Plus de peur que de mal. J'ai vu mon enfance défilé devant moi. Voilà tout.

J'avais huit ans, les joues rondes et le bout du nez froid à force de le coller aux fenêtres. Huit ans lorsque mon père est parti faire le tour du monde, nous abandonnant, mon frère et moi, à la toute puissance maternelle. Mes paupières encore lourdes de sommeil, j'avais été attirée par une lumière d'une pièce du rez-de-chaussée. J'y étais descendue sur la pointe de pieds pour découvrir mon papa bouclant ses valises méthodiquement et silencieusement. J'étais derrière lui, traînant ma tristesse comme un chien mouillé, les yeux embués de larmes. Je lui en voulais de nous laisser ainsi, mon grand frère et moi, aux mains de ma mère. Mais qu'est-ce qui me rappelle ce souvenir ? Le trou noir de la boîte qui cache un secret ? Un pot de Pandore sur lequel John pose ses doigts délicatement comme pour demander la permission de l'ouvrir... La nouvelle carte postale que j'ai écrite et que John a postée, en fin de compte, je me la suis adressée. Il n'a même pas arrêté la voiture. Il a tendu le bras à l'extérieur de la *Chevrolet* bleue. Le vent faisait plier la carte. J'ai cru un moment qu'une automobile venant en sens inverse allait lui faucher le bras. Mais non, rien. John a des veines très apparentes sur les mains, les bras et les avant-bras. Des veines grosses comme des bulbes de fleurs prêtes à éclore, partant du cœur jusqu'aux extrémités des doigts. C'est à cause d'un « manque d'irrigation du sang ». Je vois ces stries se dessiner sur ses bras dans le ciel

couleur zinc et cela me laisse pensive. Mais voilà, je sais. Maman avait un problème au cœur découlant de son embonpoint, les veines qu'on voyait sur ses mains ressemblaient aux racines des vieux arbres.

Je n'ai jamais eu l'occasion d'approcher un caractère tel que celui de John avec autant de compréhension. La filiation mettait entre mère et moi une barrière. Le charme indéniable de John est justement ce qui facilite son vice. Et pour moi, le charme est une sorte de grâce qui accorde un peu de beauté à une histoire vilaine. J'essaie de disséquer en petits fragments leurs histoires, celles de mère, de John et, plus lointaine, comme le négatif d'un cliché, celle de M, afin de les conserver, réalisant que ma mémoire ne peut appréhender la totalité d'une existence. J'élague, retranche et distille ces parcelles afin de recomposer un récit, puis me fonds dans mes points de contact avec eux dans ce même récit. Il m'apparaît que je suis complète à mesure que leur histoire est complète – autant que ceux-ci se considèrent comme tels. Ils apprennent à me voir et me renvoient à leur tour un reflet de ma personne, me confirmant ma gourmandise, ma puérité, ma soif de liberté et de vérité. Il me semble qu'il faut prendre tout ou rien. Il est plus facile, une fois compris qu'on a besoin des autres pour se comprendre soi-même, de se sentir aimé. Mais il y a un autre élément, quoique perturbateur, qui entre en jeu, ma solitude, vécue comme un orgueil face au monde, comme si celui-ci était de trop et que ma propre compagnie me suffisait. Bref, la nécessité d'être seule, qui rend l'inverse, aimer en retour, si difficile.

John finit sa cascade, se conduit comme s'il était l' élu. Mais qu'est-ce qu'un élu, en fait ? À voir John, c'est la sensation d'avoir été choisi par quelqu'un au-dessus des êtres humains, non pas pour son mérite mais d'une façon arbitraire, pour la simple raison qu'on est *soi* et pas un autre. Il roule une autre cigarette et me montre une photo de lui lorsqu'il était

enfant. Haut comme trois pommes, boucles blondes, les joues et les lèvres roses. Il me parle de lui, de ses voyages dans les pays lointains, de sa traversée de la grande Amérique : des ruines du *Machu Pichu*, du bon tabac *made in Mexico* et des soirées à le fumer avec les *chicas* ; les nuits étoilées du désert du Nevada, le surréalisme de L.A., l'ombre de Bessie Smith sur les trottoirs de Madison, les fesses bien rebondies des créoles qui se balancent au son d'un blues lancinant au *Congo Square* ; les enfants qui jouent très tard dans la neige dans les ruelles de Montréal, les cris provenant des cours d'écoles qui sont partout les mêmes, et la même chaleur, partout immuable, d'un lit habillé de draps blancs et propres.

Puis, il me dit ces mots « Je veux passer du temps avec toi, tout le temps que je peux ». Je crois que personne ne m'avait dit jusque-là quelque chose d'aussi beau. Je crois également que j'espérais ce sublime. Tout sonne si vrai sorti de la bouche de John. John fume et je sais que le vrai goût du tabac est imprimé sur ses lèvres, que le goût âcre et sucré du tabac reste plus longtemps sur sa langue et sur le bout de ses doigts que sur n'importe quel autre homme. Mais qui est cet homme qui tombe des cieux ? Mais qui est cet homme qui tombe amoureux ? Je ne sais pas combien de temps ce voyage durera et si je le reverrai jamais. Qu'est-ce qui résiste au temps, excepté la mélancolie ? Et pourtant, le grand rire de John est communicatif et il n'y a rien que je désire plus que rouler sur une route inconnue avec lui et être bon public. Nous voici donc au *Bukowski's*, un bistro-bar, à la mémoire du poète, dans le quartier européen de Vernon. John me raconte que Bukowski a attendu le dernier moment avant de dire « Je t'aime » à sa femme. Il a fallu qu'il soit mourant pour s'apercevoir que le temps pressait et qu'il ne pouvait partir sans le lui dire. Mais la vie ne donne pas toujours une deuxième chance, je le sais car je l'ai lu ce matin dans *Les jeux sont faits* de Jean-Paul Sartre. Nous parlons de choses et d'autres. Je suis surprise de partager tant de choses avec John : mon amour de la musique ; des paysages, des voyages et de la littérature. Un groupe rock passe à

la radio, *Black Rebel* et John balance la tête au son de la chanson. John ne vit que pour les concerts. Il s'improvise batteur, prend la fourchette et le couteau qui se trouvent sur la table et joue de la batterie sur l'assiette, sur tout ce qu'il trouve. Nous versons en cachette du bourbon dans nos thés glacés, comme des adolescents, et nous en rions. Nos langues se délient à l'ombre de la terrasse qui donne sur la rue. Je lui parle de M. Je n'entre pas dans les détails. Parce que curieusement, il n'y a plus grand-chose à en dire. Sauf peut-être le sentiment de liberté que j'ai ressenti lors de notre rupture. Les dés sont jetés. La vie est un jeu de cartes. La ville, un casino. Je joue rouge cœur encore.... Nous parlons encore et nos propos sont ponctués d'allers-retours entre les montagnes qui se profilent à l'arrière-plan, le *Grouse Grind Mountain* et les fils électriques suspendus, les rails des tramways. Je lui parle de mes escapades solitaires dans la province. Je lui décris l'avant-première de l'exposition d'Andy Warhol, le sourire pulpeux de Marilyn avant la morphine, et même le *botox* et le collagène, les soupes *Campbell* en équilibre sur la faim artistique des carrés rouge communistes qui se découpent sur l'innocence blanche. En sortant de l'exposition, cette journée-là, je voyais mieux. Il y avait des couleurs partout et elles me parlaient. Elles embaumaient, habillaient, distrayaient et fleurissaient dans le paysage. La serveuse m'interrompt, nous apporte deux nouveaux verres de thé glacé. Je sors de la monnaie. Serveuse dans un restaurant afro-caribéen, je ne recevais pas beaucoup de pourboires. Et pour cause. J'étais une catastrophe. Je renversais les sauces des gambas, du poulet mafé. Les clients en avaient plein la bouche et le chemisier. Et ça, c'est sans compter les fois où je me suis trompée de plats. Je jetais des cendriers encore chauds aux poubelles. Une fois, le feu atteignit deux mètres dans la salle à manger ! Gaston Lagaffe, c'était moi.

Il me raconte une histoire qu'il a écrite à propos d'un homme qui n'a pas de nombril et donc pas d'origine. Il lève son débardeur et me montre son nombril en saillie. Et le grain de

beauté dessus. Puis, il me demande si je vais me rappeler. Je lui dis oui, et de la voie lactée sur son dos, aussi. Je connais John depuis peu et j'ai l'impression qu'il a bien des secrets pour moi. Des hommes passent avec des cannes à pêches sur l'épaule. « La pêche a été bonne ? » demande John. Quelque chose me fait peur, là sur le mur de brique. C'est tout poilu et tout velu. Qu'est-ce que c'est ? demandé-je à John. Il rigole, pas méchamment, je sais. « Il y a des sables mouvants pas très loin », m'explique-t-il. « Il est dangereux de s'y aventurer, mais on y trouve un lac poissonneux ». John a l'habitude d'y aller, de contourner la pancarte « accès interdit » et suivre le chemin qui aboutit à une autre enseigne qui dit « pêche interdite ». John et ses complices feignaient d'être des contrôleurs, des gardes-pêches. Ils demandaient des tickets d'entrée, des billets, des permis de pêche aux gens. Ils leur flanquaient la trouille quoi. John aime bien tourner autour du pot lorsqu'il parle. Ses mots jouent à cache-cache et au lieu de jouer avec eux je me demande qu'est-ce qui doit bien avoir une aussi grande valeur pour qu'on en fasse un tel cinéma ?

XIII

Qui m'enveloppe de cendre brûlante ?

Dans mon rêve d'enfant, la route en asphalte ornée d'un ruban jaune se soulevait de la terre, se rétractait, se ramassait, puis se repliait sur elle-même pour aller rejoindre le ciel. La route ballonnée se profilait à l'infini dans l'horizon bleu sans nuage. Alors, j'étais prise d'un doux et inquiétant vertige car la vitesse m'enivrait et me faisait peur. J'avais l'impression de décoller de mon siège et tomber dans le vide. Un abîme immense s'ouvrait soudainement sous moi et de toutes parts. Le vide, le vide partout et la peur découvraient tous les objets et leurs surfaces pour les rendre à une nature jusque-là inconnue de moi. Mon paysage intérieur était en train de vaciller en même temps que le monde basculait autour de moi tout comme aujourd'hui mes repères avec John sont chamboulés.

Le soleil me jette des étincelles à travers l'épaisse vitre et perce ma cendre.

Moi qui croyais en avoir fini avec le feu, un autre reprend.

L'odeur iodée de la mer s'en est allée. Je sens ma chair se gonfler sous l'effet d'une chaleur nouvelle.

Je suis ma cendre et je suis mon Phénix.

Je survis.

XIV: PLAGE DE NOS DÉSIRS

*“Can anyone explain”
-Ella & Louis*

John Leonard. Je ne suis pas sûre que ce soit comme ça qu'on l'écrive. Mais c'est John, une voix grave et suave, deux yeux bleus très clairs, des cheveux châtain hirsutes dignes d'un frisé vénitien. Une belle voix.

J'ai convaincu John de ne pas prendre la voiture. Ça a été assez facile. Il faisait si chaud que je lui ai dit que nous allions cuire à l'intérieur comme deux œufs *sunny side-up*. Nous sommes retournés à Vancouver, juste pour une journée. John a des « choses importantes » à régler. Nous avons stationné la voiture près d'une rue qui croise Commercial drive, dans le quartier européen. On peut apercevoir toute la ville qui nous attend, en bas. Nous passons devant *Joe's café*, des terrasses, des gens qui mangent, des étalages de melon, de papayes et d'oranges, des effluves de boissons chaudes qui chatouillent le nez. Nous décidons de faire des provisions pour la plage. Devant le restaurant cubain *Las Margaritas*, John hésite, m'entraîne à l'arrière de la cantina où il y a une petite salle d'exposition, des visages de femmes en très gros plan, des yeux allumés de fureur devant lesquels il se plante, immobile. Nous en ressortons comme nous y sommes entrés. Dans la boutique de *Virgin Marys*, j'achète une mini-jupe blanche enrubannée pour la plage. Un sourire coquin aux lèvres, je demande à John si elle me va bien. John, les joues roses, confus au milieu des sous-vêtements, me dit à travers le rideau rouge de la cabine « *What's shaking baby ?* » Il n'a pas du tout compris ce que je lui ai dit. Sortie de la cabine, je fais comme si je n'avais rien dit et m'observe dans le miroir sur pied qui allonge mes gambettes. John se tourne vers moi, l'air indifférent et dit : « *Ready to make out on the beach, hein ?* » Il regarde vers la sortie. Dans la rue, John me dit : « assez de boutiques pour aujourd'hui ». Juste à ce moment, nous passons

devant la vitrine d'une friperie, des mannequins, le même sourire mat, les mêmes hanches en plastiques, les mains appuyés sur les reins. Tant pis. Je ne saurai pas ce qu'elles cachent. Pour ma déconvenue, nous achetons des glaces à la vanille, faites avec de la vraie crème et non pas avec les produits laitiers transformés. John me fait sa propagande sur les aliments transgéniques et leurs répercussions sur le corps humain. Babillages et balivernes. Je le laisse faire sans me prêter au jeu. Après tout, nous nous trouvons dans l'Amérique profonde, celle de la conscience sociale, de l'ouverture d'esprit, de Greenpeace, des *coffee shop*, du commerce équitable et du *keeper*.

En passant par des jardins improvisés, je cueille un bégonia rose. Je coupe la tige et le mets dans mes cheveux, juste à l'endroit où une mèche rebelle retombe toujours sur mes yeux. Des hommes s'arrêtent et nous racontent qu'à Hawaï, porté derrière l'oreille gauche comme je le fais, c'est un signe de fiançailles. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je trouve ça drôle que des gens se servent de fleurs pour signifier de tels liens; il leur faut donc renouveler leurs vœux très souvent, considérant le caractère éphémère des fleurs. Pas facile d'aimer à Hawaï. Plus tard, je le mettrai dans la voiture entre John et moi. John rit de moi. « Tss tss. Petite » dit-il entre les dents, une cigarette collée aux lèvres. Aux câbles électriques de la ville, nous suspendons nos espadrilles et continuons la route à pied. Je marche comme font les enfants, en mettant mes talons sur les pieds de John, ses bras m'entourant pour ne pas que je tombe. Ça s'annonce comme la plus belle journée de notre vie, rien de moins. Les gens nous arrêtent dans la rue pour nous dire que nous sommes beaux. Sourires complices. À la façon d'un oiseau ou plutôt d'un oisillon, j'apprends à embrasser l'immensité du ciel. J'irai voir le soleil pour lui demander : Doux soleil. Fou soleil. Vas-tu dire à la lune qu'on ne peut mourir qu'étendu sur des plages de sable fin, la face tournée vers le ciel ? On ne peut mourir avant de

savoir ce qui attire les insectes nocturnes à s'attarder, à mourir sur les lampadaires des grandes villes ? Pourquoi j'aime entrer dans la lumière comme un insecte fou ?

La plage est envahie de gens de toutes sortes. Nous prenons place tant bien que mal entre les parasols, les billots de bois et les algues. John mets un peu de sable dans mon oreille comme si c'était un coquillage. Je le laisse faire même si j'en ai déjà bien assez entre les orteils, et ris doucement. Un homme se promène sur la plage, la peau brûlée par le soleil. Il rit sans cesse comme s'il n'y avait aucune raison de s'en faire. Il porte une veste kaki de l'armée canadienne et on l'appelle Mr Samosa parce qu'il vend ces petites pâtisseries indiennes. Il vient à notre rencontre, prend une photo de nous, à notre demande. Je crois qu'il nous prend pour un couple, et je ris sous cape. Il nous dit qu'il est merveilleux de prendre un bain de minuit et de se réchauffer en faisant l'amour. *Make out*. C'est l'expression que l'on utilise ici pour désigner l'acte sexuel. Elle met davantage l'accent sur l'action que sur l'abandon des corps, la perte, la part-art vulnérable. John veut ensuite me convaincre de me baigner, mais je lui dis que l'eau est trop froide. Lui me rétorque que cela fait battre le cœur plus vite, cela permet de rester jeune plus longtemps. « C'est ça le secret de ta jeunesse éternelle ? » « Oui, et un foie qui tient la route comme une Mercedes ». Je suis toute habillée, une jupe et un débardeur ; je ne veux pas me mouiller. Je m'approche néanmoins de l'eau et m'y trempe les orteils. L'eau me donne des frissons, jusque dans les vertèbres. Derrière moi, John enlève son pantalon et son débardeur. Je ne peux y résister ; je deviens la gamine d'autrefois, et lorsqu'il s'y attend le moins, je l'arrose. Une fois, deux fois, trois fois. J'éclate de rire. Je ne peux plus arrêter. John plonge et m'éclabousse largement. Je proteste. Ce n'est pas juste. Je ne sais pas nager. Il sort de l'eau, fait mine de se sécher avec une serviette imaginaire, se place derrière moi, me prend pas la taille et menace de me jeter à l'eau si je recommence. Je résiste, les bras ballants ; mais je jubile, les yeux rivés sur mon éternelle peur ; je me désavoue, j'insiste, je

promets, je jure tout ce que tu veux si tu veux qu'est ce que tu veux laisse moi non non non. Mais je ris trop, il ne me prend pas au sérieux, d'ailleurs je ne le veux pas vraiment. Je lève la tête, le regarde par en dessous, la bouche en cœur. John ne me lâche pas, mais il ne me fait plus basculer vers l'eau; je ne lui dis plus de me lâcher. Son étreinte est plus ferme, ses mains s'élargissent sur mes flancs. L'instant se cristallise, un souffle d'éternité nous anime... et je me jette à l'eau, frissonnante de plaisir. Il était moins une. « Tu allais vraiment le faire ? », la question roulant dans mes yeux moqueurs. « Voilà. Tu ne m'auras pas. *Gotcha* », dis-je, ne lui laissant pas non plus le temps de répondre.

Nous faisons un tour sur la plage. John en chemin tord son pantalon comme un linge à vaisselle. Je prends une photo. Je pense à ce que Mr Samosa m'a dit et j'enlève à mon tour mon habit. Je m'exhibe devant John en slip pour le tester. Il s'avance vers moi, une main tendue et demande s'il peut sécher ma petite culotte rouge. « Non, non, pas question. Pour qui me prends-tu ? » Il s'éloigne, essorant mon pantalon sans dire un mot. Je suis un peu rassurée, c'est bien un homme comme les autres. Un peu maladroit tout de même. Nous regagnons notre place et dans le ciel couleur amidon, il hurle comme un loup. Tous les autres hommes, qui nous regardent, hurlent comme lui, même plus puissamment que lui. Toute la meute s'en donne à qui mieux mieux, c'est à celui qui rugira le plus fort, celui dont le cri durera le plus longtemps. Mais John ne s'en fait pas. Il ne s'en fait jamais avec ce que pensent les autres et c'est pour cela que j'aime sa compagnie. Nos mots sont amphibiens, se coulent sous l'eau. Ils n'arrivent pas à amarrer les images que nous voyons. Ils sont accessoires et nous ne les utilisons plus.

Là-bas, sur l'eau, un vaisseau s'en va, emportant des lanternes chinoises, de couleurs et de grosseurs différentes, qui s'en vont rejoindre la lune. C'est une étrange procession qui

prend des allures funéraires dans la nuit. Une image de lassitude passe en éclair dans les yeux de John. J'ai aussitôt peur que le bonheur que nous sommes en train de vivre bascule comme ces flambeaux dans le Pacifique. Je jette un sou dans la mer pour faire un souhait, celui que la journée ne finisse pas, mais rate mon lancer. Le sou retombe, avec un son mat, sur le sable, va rejoindre les coquillages qui parsèment la plage. Nous voulons partir, mais tout s'est obscurci et nous ne reconnaissons plus la plage de nos désirs. Les arbres tout autour dressent les barbelés de notre prison. Nous devenons des ombres parmi celles qui nous habitent. Un grand feu flambe, au loin, et nous décidons de nous y rendre. Le brasier est immense, nourri des arbres morts échoués sur la grève. Il éclipe la nuit sur nos âmes bradées en compromis, offertes l'une à l'autre. Les flammes attirent des gens qui s'attroupent, se massent et absorbent John. Il disparaît de mon champ de vision, une main s'agitant vaguement dans ma direction. Je vois des bouteilles de bières qui passent de main en main. J'entends à nouveau la voix de John. Je me tiens à l'écart comme à chaque fois qu'il fait froid. L'austérité me rappelle à moi-même. Je regrette maintenant l'intimité de notre *Chevrolet* et voudrais pouvoir y retourner.

XV: AUTOUR DU FEU

*“Sun in the sky you know how I feel”
-Nina Simone*

John crie mon nom plusieurs fois. Il s’avance vers moi et nous regardons le feu brûler en silence lorsqu’il le brise :

Lui – Ne m’as tu pas entendu t’appeler ?

Moi – Oui, j’ai entendu.

John a le visage tourné vers moi. Je demeure immobile. Le feu danse devant mes yeux.

Lui – N’as-tu pas reconnu le son de ma voix?

Moi – Oui, et celle du houblon.

Lui – Je t’ai appelée, j’ai hélé ton nom, j’ai regardé les visages qui m’entouraient. Je cherchais le tien parmi la foule. Je t’ai appelée et tu ne m’as pas entendue. Peut-être m’as-tu répondu mais ta voix était couverte par le brouhaha des gens et je t’en voulais de ne pas me répondre, de ne pas essayer plus fort, et plus encore je t’en voulais de ne pas apparaître lorsque je le voulais.

Moi – De nous deux, c’est à toi que cela plaît de jouer aux anges protecteurs. Il n’allait rien m’arriver. Je suis allée te chercher parmi la foule, je ne t’ai pas trouvé. Je suis revenue ici. Et j’ai attendu tranquillement ici. Comme tu peux le constater.

John regarde de nouveau le spectacle des flammes.

Lui – Je ne suis pas un ange... J’ai été marié et j’ai joué au père. Je suis comme je suis mais si c’est un homme vierge que tu voulais, je suis désolé de te décevoir. Mais je ne peux pas faire comme si tu n’étais là.

Moi – *Lui coupant la parole* – Heureusement, car je ne cherche pas d’ange. Je ne cherche rien du tout.

Lui – Nous cherchons tous quelque chose ou quelqu'un et t'en rendre compte te fera économiser beaucoup de temps.

Moi – *Exaspérée* – C'est moi que je suis venue chercher et personne d'autre. Surtout pas l'homme de ma vie ou comme on le présente dans les magazines féminins.

Lui – T'es-tu trouvée ?

Moi – Je ne sais pas, c'est compliqué... Je l'ai cru un moment, puis, je ne sais plus... Je croyais que quelque chose de formidable allait m'arriver et je suis venue ici. J'attendais quelque chose qui devait bouleverser ma vie. Je me suis éloignée pour que cela prenne toute la place. Puis, rien. Comme si j'étais passée à côté ou alors, c'est demeuré un secret pour moi. Enfin, je suis tombée sur toi. Je ne m'attendais pas à toi.

Lui – Je ne m'attendais pas à toi, non plus.

Moi – Je suis apparue dans le soleil du midi... Tu sais comment je me sentais.... J'étais transparente, le vent passait au travers de moi et je le laissais me plier dans tous les sens avec plaisir.... Je n'avais plus peur de rien. Un nuage survenait, je frissonnais de plaisir... Je n'essayais même plus de le retenir... C'était une nouvelle journée, une nouvelle vie pour moi.... je me sentais si bien. La liberté s'imprimait dans chacun de mes pas... Mes épaules étaient nues, tièdes et rondes. Je levais la tête et voyais comme pour la première fois. Le beau... Le beau partout. Je savais comment je me sentais. Je dormais bien, M venait de moins en moins percer la sérénité de mes rêves, plus de souvenirs troués. Je me sentais pure. Je me sentais renaître, je me sentais bien.

Lui – C'était toujours le matin; toujours comme un refrain ton sourire s'est étalé, invincible. Un sourire terrible. Pareilles à mille autres jeunes femmes que je croisais. Des panneaux, des sourires en vitrines. Moi, je jouais à l'ange de la route sous le masque d'un travailleur social désabusé. Que cachais-tu ? Un traumatisme, une mère morte trop tôt ? Je

voulais sonder ton âme tout en roulant une cigarette, apaiser ton cœur brisé, ta tristesse. Parce que j'ai failli avec celui d'Ella et avec le mien. J'ai gardé secret mon désir d'aimer encore et pourtant tu es arrivée sans avertir, comme l'aurore, sans rien dire, sans rien demander. Tu n'avais pas besoin de moi, tu m'as repoussé, alors je t'ai prise à rebrousse-poil, j'ai joué aux démons et je t'ai raconté tout ce qu'il y avait de plus laid en moi. J'avais une idée de l'amour grandiose : J'ai voulu te paraître odieux, inhumain. Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine. Malgré tout, tu es restée. Avant toi, je me laissais engourdir par le bruit du moteur de la voiture comme par le battement du cœur de ma femme perdue ; la nuit, je dansais avec mes regrets et je les laissais me rendre fou. C'est toujours le matin, toujours à la même heure. Je me surprends à attendre, une cigarette allumée au bec, le ventre vide, l'œil avide. Le feu qui passe au rouge, les passants qui traversent la rue... Oui, je t'ai attendue, attendue, comme un chien stupide, pour quêter des miettes de tendresse. Il y avait quelque chose de pur et d'intelligent à la fois en toi, qui m'a attiré. Ne souris pas. Ne souris pas. Ahhhhhhhhhhh ! La cruauté des femmes. Tu as bien pris dix ans, petite, maintenant, lorsque je te regarde. D'ailleurs, à bien te regarder tu n'es plus petite, peut-être ne l'as-tu jamais été...

XVI: HOBO MELODY

John retourne à la voiture et rapporte l'essentiel de ses affaires. Il va enfin me montrer *la* chose avant de reprendre la route pour Kelowna. « Chaque année je reviens à cette plage. J'y vends ou brûle les vêtements que j'ai en trop ; j'échange les cadeaux que des personnes qui ont croisé mon chemin m'ont offerts, mais qui ne servent plus à rien ». « Plus tard, peut-être, j'aurai une maison où toutes ces choses pourront s'accumuler pour former une sorte de musée. J'inviterais des gens à venir prendre le thé dans des salons encombrés d'objets hétéroclites d'Afrique, d'Amérique, ma propre salle de chinoiseries. Nos conversations seraient ponctuées de pauses où nous déambulerions avec extrêmes précautions de peur d'ébranler les objets. Nous serions ainsi toujours des voyageurs, ayant toujours l'impression d'être en déplacement, en quête d'une merveille. Mais pour l'instant je n'ai pas le choix, je dois m'en défaire, je ne peux pas me permettre de m'encombrer dans la *Chevrolet*.

Dans le feu, il faut jeter les souvenirs de nos anciennes vies. Mais j'ai des vêtements, beaucoup de vêtements que j'ai achetés au hasard, dans les premiers temps de mon voyage. John me taquine et me demande si « cela ne me fait pas mal au dos ». Bien sûr, que cela fait mal. Mais beaucoup moins que de m'en séparer. Chaque vêtement me rappelle un endroit, un sourire, une joie. Il me semble que je n'ai rien, et tout à construire, tout un album de photos à garnir. « Je ne t'appellerai plus *petite*, mais *bag lady* », dit John. John envoie, à son tour, tous ses vêtements dans le feu. Il m'explique que ce sont là des présents de ses anciennes petites amies. Quelles drôles d'idées avons-nous quelques fois, nous les femmes, de refaire la garde-robe des hommes que nous apprenons à aimer. « Vous qui m'avez tout volé », déclame John à un auditoire invisible, « Allez-y, volez tout. Allez-y, gardez tout. Et faites-en votre harpe de regret. Qui magnifient vos crachats de repentir. Cela vaut bien mieux que de faire comme

vous et de cracher sur les passants qui ne comprennent pas que vous êtes fatiguées de marcher dans vos royaumes, épuisé d'avoir tant couru autour de vos trônes ». John jette un veston signé, un pantalon avec des plis sur l'avant. Quelques étincelles lancées à la nuit.

À la fin, il ne lui reste plus que cinq t-shirts, un jeans à moitié usé et une paire de bottes de cow-boy. Quand je partirai, je prendrai son t-shirt préféré, le jaune. Le soleil. Chaque jour, je le laverai dans la mer, pour porter sur moi l'odeur de l'océan avec la tienne.

XVII: IS IT FAST ENOUGH

Dans l'univers de John, j'ai retrouvé peu à peu la pièce où j'avais laissé mes mots. De cet espace exigü, les mots semblent sortir par tous les orifices. Expulsion. Crucifixion. Décomposition.

Je prends place sur le siège, avant à côté de John conduisant torse nu, son pantalon encore mouillé, ses lunettes d'aviation sur le nez, ses boucles rebelles sur le front, un coup de soleil dans le cou. Mon petit cahier est ouvert sur mes genoux et les mots sont là, comme la route devant moi. Je n'ai plus qu'à me pencher pour les prendre. J'essaie de les rappeler, mais je ne trouve pas la clé. Le sang perle là où il y a la coupure, là où il y a la serrure. Car c'est le jeu des mots, n'est-ce pas, que de toujours arriver lorsqu'il est déjà trop tard et que personne à part nous, c'est-à-dire le silence, John et moi, ne puisse les entendre ? Lorsque plus personne n'a envie ou n'a besoin de comprendre. Bientôt, tout va trop vite, la trompette de Louis Armstrong crache ses notes dans une télévision en noir et blanc. Le paysage défile, mais je ne distingue rien : des barres de couleurs qui s'étirent et s'aplatissent les unes sur les autres, le vert des arbres sur le bleu du ciel, la panthère jaune court sur le gris du pavé.

Tout tire vers le rouge. Comme le rubis d'un vin âcre. Toutes les soifs défilent.

Violente aquarelle. La vitesse ravale le paysage et moi dedans.

Je ne sens rien, rien, rien.

Peut-être suis-je morte ?

XVIII: AU PORT

*“Don’t explain. Just say you’ll remain”
-Billie Holiday*

Toutes les heures, je fais des ciseaux avec les jambes dans la voiture de John. Ça me détend. C’est comme une fleur qui grandit au fond du ventre. Qui me plie en deux et me cisaille de tous côtés. Un goût de sel dans la bouche. C’est mon sang qui reflue. Je contracte les muscles de mes cuisses et je fais de petits ronds avec le bout de ma cigarette au plafond velouté de la voiture. John ne dit rien. Il fait mine de comprendre. Il dit qu’il va me soigner, qu’il va prendre soin de moi. De toute façon, depuis le début de l’été qu’on roule, personne ne s’est aperçu qu’on n’a pas de plaque d’immatriculation. Des chiffres et des lettres. Monsieur je n’aime pas les consonnes. C’est pas la douleur. C’est juste avant. Presque du plaisir.

Je me rappelle. J’étais sur la table, ma tête tanguait d’un côté et de l’autre sur le métal froid. Des odeurs d’alcool à friction montaient dans l’air. La douleur était pareille à des vagues successives qui m’entouraient de toutes parts. Et m’enivraient. Je m’accrochais à ce que je voyais comme lorsqu’on marche sur un fil, et qu’on regarde droit devant soi. Hypnotisée. Marées basses. Avant la chute. « Ça brûle un peu mais ça passera. » Ça passera. Ça passe toujours. Le visage enfoui dans mes bras. Comme pour me cacher de ce qui allait arriver. Marées hautes : c’est comme si le petit serpent jaune de la route chauffé à blanc parcourait mon corps. Ça vient mourir en moi. Ça crie et c’est strident dans mes oreilles, dans mon ventre et dans ma tête. Et ça fait mal. A chaque fois. Ça fait toujours aussi mal. Comment faire pour arrêter le bruit ? La brûlure augmente. Crescendo. Mes membres comme dans un étau, étaient attachés au lit. « C’est pour votre bien. » Une voix habillée de gants blancs me chuchotait sans me convaincre. Quelque chose s’agite au dedans mon ventre comme pour en sortir et ébranle tout mon corps de houle en houle.

Ce n'était pas un mauvais rêve. Ça s'est passé ainsi. Croix de bois croix de fer...

Quelqu'un me fermait les yeux comme on ferme les lumières avant de quitter la pièce. La nuit qui s'étendait comme un manteau pour préparer au sommeil, je ne la connaissais pas. Elle ne m'apaisait pas. Depuis, j'ai dans le ventre une odeur marine. Un hublot qui s'ouvre pour déverser à l'envers son trop plein de mal de ciel.

Une envie de dériver. De changer de port. De changer de corps.

Tous les quarts d'heures, je fais des pointes au mur. Du ballet. Pour faire passer le temps dans cette pièce vide. Pas de cadre, pas de photo. Pas même un clou oublié. Les murs sont blancs comme l'oubli. Pas de fenêtre, pas d'espoir. C'est un petit appartement au bord de la mer. J'entends son bruit de va et vient qui me remue un peu. Une chambre à coucher et une petite mezzanine au dessous. John est venu retrouver une vieille amie et ils sont là-haut, dans la chambre à coucher. Je les entends. Rires étouffés, complices, allusions. Moi, je suis restée en bas, pas envie de parler. Je me « soigne ». Les verres de cristal qui s'entrechoquent. Les pas vers la fenêtre. L'extase du ciel couleur ambre. Les pas de nouveau vers le lit. Qui craque, immanquablement. Le cendrier trop plein, on doit se lever pour aller le vider. La vessie trop pleine il faut aller se soulager. Quatre-cent pas d'allées et venues. C'est fou, le nombre de pas, le nombre de façons d'éviter ce qui doit de toute façon arriver... Puis, un son de guitare. C'est si beau, si tendre. Je sais que c'est lui qui joue. Un filet de voix qui murmure. Je ne l'ai encore jamais entendu chanter comme cela. Les doigts glissant sur les cordes avec douceur, presque tendresse. Le coup est parti.... Tout ça, c'est un peu de mensonge sur ma joue. Qui tue. De l'intérieur. Le mensonge traverse ma peau. Petit trou à la surface. Béance à l'intérieur. Sous ma peau, il n'y a rien. Néant. Je n'ai plus d'âme. Petite, j'ai dû troquer mon âme contre des

bonbons aux jolis emballages dorés. Mais je ne peux recouvrir ma peau du même voile doré. Ma vie s'est dissoute dans une mer de désirs, de chimères. Elle n'a plus qu'à rejoindre le rivage des morts. Elle aura si hâte d'atteindre la sérénité.

Je l'ai laissé partir, une fois.

Vole, mon oiseau. Vole, mon amour. Ce corps est une prison dorée qui ne te plaît plus, n'est-ce pas ? Mon corps est une vierge tour que je défends de tout tourment, même les plus doux. Mais dans cette pièce aux remparts nus, mes désirs sont des lames de rasoirs. L'oiseau tient dans sa gueule mon sexe en étoile. Carambole de sang qui éclabousse tout sur son passage. Il me regarde droit dans les yeux. Ses grandes prunelles écarlates. Cette vie qui est en moi, je peux la sentir se disloquer, se dissoudre. À ce moment-même, je la sens se décomposer et dans une ultime tentative, lancer un cri de désespoir qui me plie le ventre en deux, qui traverse tout mon corps comme un éclair. Je peux l'imaginer, la retenir. Comme on retient le sexe de l'autre en soi. On essaie de le faire durer : peut-être trouvera-t-il le chemin. Cette voie qui me redonne la vie, qui m'anime et me rend libre en même temps. Je deviens femme, je deviens moi. Je n'ai qu'à resserrer l'étau de mes jambes, contracter tous mes muscles. Peut-être le sens arrêterait-il de s'échapper de mon sang ? Mais mon âme ne vaut pas la plume posée dans la balance. Je le sais d'avance.

N'avez-vous jamais observé un chat qui mange un oiseau ? Il n'en fait qu'une bouchée et recrache les entrailles, habilement. Ça fait une sorte de boulet. Une boule incongrue d'entrailles qui ne tiennent pas ensemble. Voilà ce qui reste de la vie. Une balle de choses méconnaissables. Je n'emporte pas ma dépouille dans ce long voyage. Ni ce qu'il en reste. Alors, pourquoi la traîner ici, comme des chaînes ?

Je voudrais un corps fait de vide. Une chair transparente. On pourrait voir la mer à travers mon buste. Ma poupée d'autrefois, enfant mort qui part à la dérive, ne serait plus seule. Je pourrais plonger mes mains dans l'eau pour la caresser, interminablement. Aussi loin qu'elle s'égaré.

Au petit matin. Réveil. Prise une. Je rêve que je me suis réveillée du songe – celui du vol de mon âme – aveugle, les yeux crevés comme un Œdipe coupable. Je ne pouvais plus voir la carte de mes mains et j'implorais le ciel en les joignant. J'étais perdue. Perdue ? Je n'ai désormais pas besoin que l'on m'indique le chemin d'une rue qui, de toute façon, se sépare en quatre bandes jaunes tracées par terre et se défait à loisir comme un château de cartes. Je n'ai pas envie d'indications pour ensuite me perdre. Prise deux. Je monte à l'étage. C'est le moment de reprendre la route. Dans tous les cas, je vais partir. Je monte l'étroit escalier qui mène à l'étage où la chambre à coucher de la veille a disparu. Le lit s'est transformé en divan. Un meuble en noyer est dressé dans l'espace nouvellement aménagé. Aux volets de la fenêtre, ils ont suspendu la couette, seul vestige de la nuit. John se rase dans l'évier pendant que la pièce est lentement envahie d'effluves d'*expresso* et de confiture de rhubarbe. Elle, est occupée à arranger les marguerites sur la table basse et y mettre le couvert pour trois. « Tu peux prendre une douche si tu veux; nous partons après le petit déjeuner ». John m'a encore coupé l'herbe sous le pied. Que faire ? Me retrouver en tête à tête avec eux et leur échange de sourires ? Pas question ! Je vais prendre une douche, une très longue qui leur laissera le temps d'échanger autant de gloussements qu'ils en auront envie. « Bonne idée » dis-je à John. Sans cérémonie, j'enlève mes sandales, entre dans la douche. Une fois à l'intérieur, je prends tout mon temps, je me dévêts, accroche les vêtements sur la porte, tourne le pommeau, d'où jaillit l'eau. Un peu de sable tombe de mon oreille sur la porcelaine blanche. C'était une bonne idée après tout. Je me sens vierge à nouveau. Je connaissais le penchant de John pour les jeunes

femmes, l'alcool et la vitesse. Pourtant il n'y a personne avec qui je sois restée plus longtemps durant ce voyage. Quelque chose m'attirait vers lui, quelque chose comme un secret. Il est peut-être temps de repartir, seule de mon côté. Le café est prêt, il faut qu'ils le boivent pendant qu'il est chaud. Une tasse, deux tasses.

John refait du café, il n'ose pas manger. Les rires ont cessé, l'atmosphère s'alourdit. Elle essaie de le retenir. En vain. Elle l'ennuie avec des histoires qui, la veille encore, le divertissaient. John répond par des *hum hum* sans même la regarder. John sait-il ce qui se prépare ? Couverte de savon, je leur crie de commencer sans moi. Ce qu'ils font. Le bruit de gratte sur les *toasts*. « Un peu de sucre ? » « Non, merci ». John est poli. John veut partir. Il attend que je termine ma lutte avec la barre de savon, que je le sorte de là. Une blague, une pirouette, on reprend la voiture, seulement lui et moi. Et la fleur rose entre nous deux, maintenant elle s'est fanée, c'est sûr. Si si. Je sors. « Merci, je n'ai pas faim ». John se lève de table sans même me regarder et multiplie les remerciements. Il ouvre la porte et nous voilà repartis. Tel qu'il l'avait prévu.

XIX: PARTIR

*“No one alive can always be an angel?”
-Nina Simone*

J'ai cru que je devais partir. Car je crois toujours que je dois partir à un moment ou à un autre, que je suis de trop. J'ai pris mon sac-à-dos et j'ai dit au revoir à John, au moment même où nous sortions de l'appartement. J'ai envie de prendre le volant, pour une fois, de griller un feu rouge, mettre les gaz. De lui dire, comme ça, que son insouciance ne me touche pas. J'ai comme une envie de prendre le large, une envie d'accident de voiture, de sang, de sentir que j'existe. J'ai envie de n'importe quoi, de tuer cette poufiasse et lui faire un nœud papillon avec les cordes de sa guitare. Je serai habillée pour la « première », à son enterrement pour te dire ta douce indolence ne m'affecte pas. Vite, quelque chose. Une fin torride, m'ouvrir les veines, ressembler à Ophélie et que ça se passe juste sous ton nez, John.

John vient me chercher, les mains agitées, les bras en l'air, comme quelqu'un qui demande quelque chose au ciel, le secret des femmes, peut-être. Vénus en pleurs. Décidemment, plusieurs lui en veulent. Mais Hélène en mourant est devenue plus belle que Vénus, n'est-ce pas ? J'ai toujours mon sac paré dans un coin des appartements, des chambres d'hôtels, sur le siège arrière de la *Chevrolet* bleu. *All packed. Baby understand me now if sometimes you see I'm mad.* Mais je suis toujours triste lorsque je dois partir. Déjà, je me sens seule à en mourir. Les yeux de John me regardent, agrandis par la peine, ils demandent à comprendre. Et moi aussi, dans le fond, je voudrais saisir pourquoi ? Pour quelles raisons John se conduit-il de cette façon ? Un jour il me dit vouloir passer le plus de temps possible avec moi. Puis, tous les matins du monde que nous découvrons ensemble ne sont pas assez pour lui. Voilà qu'il me signifie que notre amitié est une parenthèse dans sa vie. Il a dit qu'il prendrait soin de moi. Et je l'ai cru. Au lieu de cela, il a agi en salaud. *Then sometimes it*

seems again that all I have is worry. And then you burn to see my other side. Mais je ne veux plus penser à tout cela, dans tous les cas pas maintenant, plus tard, lorsque je serai loin. John me convainc de monter à bord pour me déposer à la gare. Je veux ouvrir la portière, mais il s'est planté là contre le vent et veut l'ouvrir. Les mains glissent les unes sur les autres. Elles se rappellent la chaleur de la plage d'argent, sable brodé d'amour. Leurs réveils en murmures. Et les chansons que je fredonnais juste pour lui dans une langue qu'il ne connaissait pas et que je lui apprenais. Maintenant, je sais que tout est possible entre nous, mais qu'il est plus judicieux de partir, avant d'aller plus loin, de commettre l'irréparable.

Je regarde autour de moi comme si c'était la dernière fois que je montais à bord de la machine. Son bruit de fontaine me fait penser aux rythmiques sanglots. À mon sang qui coule à flot dans un long murmure. Je tâte mon cœur pour sentir la blessure. Je bats en retraite en portant mon regard vers la fenêtre. Je me cale sur mon siège : il peut bien la regarder maintenant, dans sa tête ou ailleurs. Je n'en ai plus rien à foutre. Mais curieusement, il n'en fait rien et persiste à vouloir attirer mon attention. Je me retourne, irritée, sous la pression de sa main. J'aurais voulu être seule. Noyer mes pensées dans le paysage. Submerger mes larmes absentes. Tout est à l'intérieur de moi, recouvert d'une glace. Mon cœur, quelque part, pend à l'harpon comme un poisson de banquise. J'écris mon nom sur la buée de la vitre et aussitôt celui-ci s'efface. J'écris des mots dans une langue qui n'est pas vraiment une langue, mais la partition d'un chant entre mère et moi. Ces mots-là sont tendresse, colère, lourdes ironies, puis regret et encore tendresse furtive. Ils sont gravés dans ma mémoire, celle de ma peau, comme des cicatrices sur la pierre. Ces mots sont instables comme les pierres qu'on pose les unes sur les autres au bord de la route. Durs et lourds comme un cœur taillé dans un madrier. Un cœur de bœuf. Un fragile équilibre aussi. Les pierres sont nues face au vent. Démunies et désunies au monde de la terre. Elles sont sans cesse en partage en moi; des îles qui coulent

lentement, étrangères et familières à la fois. J'ai si peu de mots pour m'exprimer dans cette langue. Si peu de recours, de détours. Pourtant, c'est à elle que je confie ma sensibilité.

« Tu me fais peur », avait l'habitude de dire Françoise à sa fille, Simone de Beauvoir, sur son lit de mort. Combien de fois ai-je répété ces mots du haut de mes dix ans à ma propre mère ? Maman m'avait toujours intimidée. Son aura, sa verve grandiloquente nous rivaient, mon frère et moi, sur place. Enfant, j'étais gauche et avais constamment la tête dans les nuages. Timide, j'observais les grandes personnes et je m'efforçais d'avoir une vie privée comme eux, c'est-à-dire des secrets, des murs au travers desquels les lourdes ironies de ma mère essayaient de s'infiltrer. Un dialogue ponctué de trous blancs, de points de suspension, de points d'exclamations avait débuté entre la petite grande personne que j'étais devenue et sa maman. Plus tard, mon entrée à l'Université inaugura une nouvelle distance. « Je sais que si je n'ai pas étudié dans de gros livres comme toi, mais ton entêtement, c'est à moi que tu le dois ». Des phrases qui achevaient de me crisper dans mes élans vers elle. Ce qui devait être un compliment ressemblait plutôt à une remontrance. L'estime intellectuelle qu'elle m'accordait me donnait de nouveaux droits, comme de participer à ses conversations, mais en m'excluant de son monde, comme si j'étais passée de « l'autre côté », trop savant, trop jeune, trop moderne, etc. Peut être est-ce pour cela qu'à chaque fois que j'achète une carte postale pour lui donner de mes nouvelles, je me l'envoie à moi-même.

Je regarde John, lasse de ces divagations, et je sens aussitôt une barrière. Ses vêtements puent le sexe. Dans les moments où son regard est dans le vague, j'imagine le fantôme de Shannon qui le hante. Sa peau retient son parfum à elle; sa voix qui remplit sa tête. Ça me fait peur. Quand le deuil tire-t-il enfin à sa fin ? Peut-être jamais. Il y a des souvenirs qui ne meurent pas. Car nous ne guérissons pas. Nous déposons des photos dans le

sable, nous les enterrons sous des arbres. Et c'est la vie seule qui meurt. La vie tout autour des images dont on n'arrive pas à se défaire, comme penchée au-dessus d'elles, vieillit, blanchit, s'érode. On ne peut pas se défaire des souvenirs des gens qu'on aime.

Il me dépose à un carrefour qui ressemble à celui où il m'a trouvée. Je n'ai qu'à lui dire que je veux que cela s'arrête là. Sans manières, sans salamalecs, sans dire pourquoi. Je ne pleure pas, ne détourne pas le regard. Je n'en ai pas le temps, de toute façon. John me dit que je peux changer d'idée, qu'il est toujours temps. Je prends la fleur fanée pour la jeter sur le trottoir et je me ravise. Parce que c'est cruel, d'une certaine façon. *Hit the road, John and don't you come back no more.* J'essaie de m'éloigner de ma propre colère et de mon chagrin. Pas besoin de faire mal à autrui pour si peu. Je ne suis pas ma mère. John me dit qu'il regrette. Il n'est pas un ange, il n'en a jamais été un, malgré sa tignasse de chérubin. *I'm just human. Don't you know I have faults like anyone ? Sometimes I find myself alone regretting... Oh I'm just a soul whose intentions are good. Oh Lord ! Please don't let me be misunderstood.* Il a vraiment l'air désolé, il fronce les sourcils, les rides autour de ses yeux m'implorant. Je lui répète que je ne cherche rien. Je baisse les miens. Je lui dis de se rappeler de ne pas fumer pas au lit. Il se reprend très vite. Il me dit de ne pas m'en faire pour lui. Il retrouvera ses vieilles habitudes, mais nous savons tous deux que la solitude qui nous attend ne sera pas la même.

Je suis seule. Un fatras de choses dans ma tête tournoie.

Je lutte, me débats, mais je ne résiste pas. Les choses me rattrapent. Je ne pars plus, je fuis. Tout cela maintenant, la dépossession, l'exclusion, la solitude et l'incompréhension

devant un monde qui n'est pas tout-à-fait encore le mien et auquel, je le sens, je devrai appartenir.

Je suis presque arrivée à la gare lorsque la *Chevrolet* de John fait marche arrière sur les cent mètres qui nous séparent, arrive à ma hauteur et laisse apparaître un John, à travers la vitre, incandescent, un bouquet de lavande à la main. Décidément, il est imprévisible. Je me trouble, moi qui ne sais pas refuser des fleurs... je n'ai pas le temps de lui dire merci qu'il a repris son chemin, me laissant là, hébétée, le nez dans la lavande et les yeux mi-clos.

XX: EXILÉE

J'ai réappris à marcher, voir, écouter et sentir. J'ai réappris à écrire et à compter dans une langue que je connaissais à peine pour pouvoir parler à John, aux gens et au monde qui m'entouraient. Tout cela ne sert plus à rien, si je ne sais pas l'aimer en retour avec son lot de choses furtives qui se dérobent. Tout cela ne mène à rien s'il demeure au fond de moi un voyageur qui effleure sans jamais saisir, si je reste là à écrire dans mon cahier rouge mes impressions au lieu de vivre. J'ai tout quitté pour une terre étrangère, mère, père et foyer. J'ai dispersé ce qui pouvait faire barrière, mes propres adversaires, ma peur de l'eau, de l'abandon, mon orgueil de fille. Pour lui, je suis venue jusqu'ici sur cette terre aride.

Maintenant, il me trahit.

Où irai-je ? Retournerai-je dans la maison de mon père ? Me voici exilée, Ô Dieux, Ô Houles, Yama, Zanaar et Erzuly. Je suis venue au monde avec une langue et voilà que ma langue maternelle chancelle, moi sa fille à la peau de malanga, sa malicore. Personne ne peut m'aider, je suis seule, dans la vallée d'Okanagan.

Lorsque j'écris, j'ai l'impression de rater la vie. Pourquoi continuer à écrire ? Je n'ai plus de mots, dans aucune langue.

J'ai mal aux mots.

XXI : DANS UN MIROIR

“Southern trees bear strange fruit”

-Nina Simone

Dans mon guide, il est dit « qu’une visite en Colombie-Britannique ne serait pas complète sans un arrêt dans la vallée Okanagan. C’est comme si l’on avait visité une maison en oubliant la cuisine ». D’ailleurs, c’est ici la pièce où mes mots sont retournés sans me dire au revoir. Ils se mêlangent les uns aux autres comme *tom tom et calalou*. Dieu seul sait ce qu’il va en sortir.

Des rangées de vignes et de cerisiers embaument de sucre l’air chaud. Je suis tombée par hasard sur un vaste vignoble, au coin de *Lakeshore Street*. Il offre une vue à couper le souffle sur le lac Okanagan. Cette solitude-là, je l’ai faite. Comme à chaque fois. On dirait que c’est elle qui me trouve, comme la petite chambre aux murs exigus du campus de Vancouver. Mais c’est faux. Je l’ai emmenée avec moi, dans ma valise. Je suis une *bag lady*.

Cueillir des cerises de six heures du matin à midi et demi. Prendre une photo de mes mains sales, tenant une cerise bien mûre dans mes mains, rouges noires. Le sang des fruits sèche sur mes mains, colle. Je pense à John et le sang bat à mes tempes. L’échelle de quatre pieds sur laquelle je suis perchée vacille. Ma main se referme sur la branche dépouillée de son fruit. Le rameau m’écorce la paume et des filets de sang fusent. Un cri m’échappe, l’escabeau revient en place. Du sang sur les feuilles. Du sang sur les racines. Corps noir se balançant, une main se glisse dans l’épais air chaud, dans les feuilles de cerisiers, jusque dans ma vallée intime, aux franges gonflées comme un ballon. Voici mon fruit pour les aigles, à éperonner. Pour la pluie à cueillir. Pour le vent à faire frémir. Pour le soleil à faire rutiler.

Pour les arbres à faire pleuvoir. Je gémiss de nouveau. Du plaisir. Voici un étrange fruit dans lequel mordre...

Je refais chaque jour des gestes qui au début m'enchantaient en regardant le ciel se couvrir lentement. On dirait qu'il est fait de pâte de papier. Allonger la main et déchirer la toile comme on crève l'hymen. Je regarde chaque soir la lune s'élever au-dessus de ma tente et danser sur le lac Okanagan. Je dors ainsi à la belle étoile, en pensant à Ossoyus. L'habitude a remplacé la féerie à 95 km de Penticton, cela veut dire peut-être à 50 km de Kelowna. Devrais-je y aller ? Dans mon guide, il est dit qu'Ossoyus est à peine à quelques kilomètres de la frontière américaine et qu'il y fait une chaleur unique dans tout le Canada. Un désert sans neige au Canada ! Mes lèvres sont rouges, à force de les mordre, ravivant la gerçure. Mon désir.

Je me fais mon cinéma. Je pense au moment où je reverrais John par hasard. Je me prépare mentalement à lui adresser la parole. Je voudrais être la femme pour qui tu vis ; celle dont tu regardes la démarche dans la rue, son déhanchement sensuel, sa chute de reins qui laisse voir la naissance des fesses, ses courbes de miel sous la courte jupe blanche ; sa pureté comme une lueur du soleil dans tous les matins ; un halo transparent qui te regarde sans cligner ; son obscénité, son goût pour le sang, le sexe dévoilé par la nuit, la peur qui aiguise ton regard, le décuple, le multiplie. Déjà, je suis brisée. Je suis fatiguée d'attendre que quelque part, là-bas, quelque chose se passe pour qu'ici tu puisses me revenir ; fatiguée de m'imaginer un ailleurs mieux qu'ici ; tout en ayant peur d'aller te chercher là-bas, peur de comprendre que tout était fini depuis bien longtemps. Je suis si lasse de dire tout bas, « reste avec moi ». Plus je le dis, plus je vieillis. La pluie tombe depuis un moment déjà, d'une

cadence régulière et monotone ; les autres sont partis. C'est fini, la cueillette, pour aujourd'hui. Puis, le rythme de la pluie redouble, tel celui d'une machine à écrire.

Sous le toit de la cabane, je trouve refuge. Près d'une chaise, des gouttes de pluie se disputent le dossier en bois. Keith, jeune homme au regard brillant, à la barbe de deux jours, aux cheveux courts et hirsutes, m'apprend un poème de Bukowski. *Lucky Lucky me, I can live*. Je peux vivre. Même sans John. *I don't have many things*. C'est vrai. Je me sens comme démunie, comme si on m'avait enlevé quelque chose et que quelqu'un au tournant d'une rue anonyme devait rigoler. *I've got an empty purse. But I've own the universe cuz I've got a pocket full of dreams. Full of dreams*ⁱⁱⁱ. Je possède l'univers parce que je sais rêver. J'ai l'impression de devenir folle à force de rester abritée. Mes mots se suspendent comme des fils invisibles et muets. Je sors donc et marche sous la pluie, la tête vide. Je lève les yeux au ciel et pense : sous ce même ciel d'Amérique, des hommes vivent sans espoir. Dans le mythe que John me racontait, *Raven* est ambigu. Sur les cartes postales, le corbeau se tient debout sur le coquillage de la création, sous une pleine pluie diluvienne. On ne sait pas si l'animal emprisonne ou s'il libère les titans. Les gouttes se succèdent, identiques. Je sens leur mouvement ininterrompu lorsqu'elles fondent sur moi. C'est un contact mou, froid et humide sur ma peau papier-buvard. Je ralentis la cadence, marche lentement, essayant de me rappeler. Mais je n'ai plus besoin de lenteur pour me rappeler. La pluie du mythe m'émeut, fait écho à mille autres histoires qui ont bercé mon enfance. Je suis une éponge de mémoire. Mon pas se perd dans des rues somnambules qui me donnent le vertige. Ce sont des rues qui me mènent là où je ne suis jamais allée, là où je ne veux pas aller.

Et voilà, j'ai ouvert les yeux et par malheur nous sommes deux. Je rêvais, au fil des jours, d'apprendre à vivre sans toi, maman. Et tu m'attendais au bout du chemin du retour.

« *Mwen pas fouti kompran n pouki sa ou fè bonè chita tann. Kèm mwen bat kou tanm tanm chak fwa mwen wè ti kèw ti kann kréyol ou desann* »^{iv}. Moi aussi, j'ai fui. Je suis partie pour le nouveau monde par amour et pour ne plus devoir le cacher. On disait que ma peau était couleur de la honte et que je devais tout y cacher, mon désir, mon amour. Je suis partie pour venir te rejoindre, ma fille. Je savais que tu n'appartenais pas à cette terre comme je n'y appartenais pas non plus. Ma maison n'est pas une île, ma demeure n'a pas de murs sur lesquels je pourrais poser ma charge. Tu es mon unique chez-moi ma chérie et c'est pourquoi tu portes mon nom. Le seul héritage que je te lègue est le plus bel exil, la liberté »

Je suis toujours au carrefour de ces prés qui auraient pu être des champs de coton. J'ai traversé une partie de l'Amérique avec John, un parcours, un retour à moi-même. Mais je ne sais pas quel chemin prendre ensuite et si ce sera avec lui. Je ne sais pas comment dire, en suivant les conseils de maman : « chez moi, n'est pas chez toi ». Chez moi, n'existe pas, il n'y a que du vide. Un vide plus vide que le tien. Un désert, enfin, qui veut exister parce que c'est si bon d'exister. C'était la partie de moi qui se réanimait lorsque tout le reste était inanimé, la parcelle que je connaissais trop bien et qui ne tolérait pas que j'essaye de l'oublier.

Dans la douleur de vivre, les matins du monde qui suivent sont muets. La vie passe et tout est opaque. Dans ma tête, Maman me dit voici le soleil, mais je ne le vois pas. Voici le ciel, mais celui-ci ne me parle pas. Puis, la mort doit arriver et tout remonte du fond de la gorge. Tout remue une dernière fois : tout ce qui ne se dit pas, les images et les mots que je garde pour moi et que j'arrive quelque fois à dire, fruits d'un très grand effort, pièces isolées, fracturées, et réfractées. Comme les morceaux d'un miroir à mes pieds, dans lequel je me regardais chaque matin, qui se brise, comme ça, sans raison.

XXII: OSSOYUS

*“Days are new as happy sweet”
-Billie Holiday*

La route était barrée quand il m’a renversée, un après-midi dans le désert d’Ossoyus. Il n’y avait ni hommes au turban, ni regards de reptile, ni plumes de Haida ou d’Arawak. Lorsque je me suis jetée devant la machine, le ciel est devenu une cime d’où tombent les étoiles filantes. Éblouie par les phares, j’ai quand même croisé son regard, je savais que c’était lui. Il a arrêté la voiture et m’a tendu la main. Toutes les étoiles filantes y étaient tombées et je l’ai prise pour me relever. « Est-ce que ça va ? » « Non, répondis-je, je crois qu’il me manque un morceau ».

« Je roulais sous le soleil qui brillait comme un ennemi. Je me demandais, je m’interrogeais, je me questionnais. Une araignée s’est posée là sur le pare-brise et me regardait comme son adversaire et je suppliais, je requérais, je désirais savoir... Oui, des kilomètres, des kilomètres nous séparent et peut-être es-tu juste là sous mon nez et je ne peux pas te voir. Où es-tu ? Que fais-tu ? Dans le rétroviseur, tu étais plus belle que jamais. Tu es plus belle que jamais et tu n’es pas un mirage. »

Ravie de retrouver la *Chevrolet*, son odeur de vieux cuir, de tabac et d’essence diesel. Je dis, d’une voix métallique : « il me manque quelque chose, les perles de mon collier qui ne tiennent qu’à un fil. Leur attache est transparente comme évanescence, tant le fil d’or est mince. » Combien de jours maintenant depuis que j’ai perdu mon collier ? Je ne sais pas. Combien de jours maintenant depuis que j’ai quitté John, les pétales de roses écarlates entre nous comme un souvenir de l’harmonie perdue ? Je n’en sais pas davantage. Un jour que ma mère s’était disputée avec mon père, elle déchira toutes ses photos de mariage et les brûla si

bien que lorsque je suis née il n'y avait aucune trace de ce qui dut être le plus beau jour de sa vie. Le feu de la passion brûle les amants d'une drôle de façon. Il les consume jusqu'à l'excès, jusqu'à la plaie d'où tombe le fiel ; il les détruit puis, lorsque ceux-ci croient qu'il n'y a plus rien, il renaît parfois comme un oiseau de miel, tout sucre et ondulant comme un serpent prêt à mordre. Au moins une vingtaine de jours se sont écoulés, à vivre selon les caprices du soleil. Le même qui plombe à travers la vitre. John m'a trouvée et c'est l'essentiel. Il me dit que je suis belle et je finis par le penser puisqu'il est revenu me chercher. Je lui ai demandé de m'aider à chercher mon collier et après que John ait grommelé quelque chose entre ses dents, nous avons fait demi-tour.

Nous sommes repassés par tous les endroits où j'ai vagabondé, seule, dans la vallée. J'ai demandé : « Vous n'auriez pas vu mon collier ? Quelque chose comme la mélodie qui joue lorsque la petite ballerine en plastique danse. J'étais légère. Je dansais, je ne marchais plus. » Une femme me répond que non et me demande si je n'ai pas vu sa fille. Dix ans, un sourire narquois, un pull rouge, les joues frémissantes. Elle est partie un après-midi jouer dans une ruelle, sa queue de cheval virevoltait. Mais non. Dans les rues étroites de la ville, je n'ai vu que des vêtements sale empilés dans les coins et des fils électriques aussi hauts que des arbres. Derrière elle, il y avait des murs entiers placardés de photos d'enfants qu'on recherche. Des yeux qui regardent l'objectif. Des photos scolaires. Attention : il faut dire *cheeeze*. C'est le plus beau jour de ma vie. Maman m'a habillée avec des vêtements neufs et des souliers qui brillent. Ça et aller à la messe, ça ne rate pas. La femme m'a dit qu'elle se demandait si, là où était sa fille, on mangeait bien. Elle m'a donné 20 dollars en me disant de bien dîner avec le même sourire narquois que sa fille sur la photo derrière elle.

J'ai demandé à John s'il voulait mettre ses doigts autour de mon cou en chemin pour le *Spaghetti's Factory*. Juste un peu. Comme un bouclier. Arrivée à l'intérieur, j'ai replacé une mèche de cheveux qui était descendue sur mes yeux. Sa main était toujours là sur mon cou. Je suis demeurée un instant comme ça, devant les vitrines, à regarder une femme sans âge qui sortait d'un magasin en poussant un landau. J'ai regardé le temps passer et rien ne me paraît plus beau que de rester là, triste et seule, avec la sensation de la main de John, restée chaude sur ma gorge.

Lorsque je me tourne vers lui, il est déjà au bar en train de faire le plein. J'imagine qu'il est entré d'un pas déhanché, a ouvert des portes battantes imaginaires, s'est dirigé vers le bar et a demandé un bourbon. Chez les Aztèques, seuls les gens de plus de cinquante ans étaient autorisés à boire. John doit avoir une colonie de vieillards à l'intérieur de lui pour boire autant. Il l'a bu d'un trait et a commandé un deuxième, puis un troisième et un quatrième bourbon... Je sais que lorsque John commence comme ça, le temps s'arrête. « Ô instant, arrête-toi, je t'en prie au dessus de nos têtes. Je veux ressentir l'ivresse de la première gorgée, encore et encore... » John boit et renverse la tête. Il ne voit personne. Pas même moi. Ou l'homme accoudé au comptoir. Ou la femme derrière le comptoir qui parle très fort au cuisinier comme s'il y avait beaucoup de gens alors qu'en fait il n'y a personne à part nous cinq. Il danse avec l'alcool sur une musique qui résonne à ses oreilles seulement.

Pendant que John est plongé dans l'éternité, il n'y a rien d'autre à faire qu'écrire pour que le temps s'écoule. Il draine les mauvaises images comme celle de voir John courir à sa perte. Au *Spirit Within*, un *Coffee Shop*, je choisis une autre carte postale. C'est une photographie d'un détail de la cathédrale de Notre-Dame-de-Paris qui représente Saint-Denis tenant sa tête dans sa main. La perte. J'imagine Saint-Denis avec sa tête dans la corbeille

en osier et remontant la rue. Fier comme un garçon qui a trouvé une jolie pomme rouge dans un panier, il l'exhibe à tous vents. C'est drôle. Quelquefois, je me sens en deuil. Je ne sais pas pourquoi. Et des images de mort n'ont de cesse de m'appeler à elles, du fond d'un pays sans frontières, sans lignes jaunes. Septembre arrive en avance. Avec le temps, tout ne s'en va pas. Il y aura toujours des deuils inachevés, des blessures pas tout à fait guéries, toujours d'autres visages, d'autres voix, d'autres battements de cœur derrière des mots, des phrases et les battements de cils d'un être aimé appartenant au passé. Aimer prend sens à condition de chérir aussi les choses qui ne passent pas avec le temps. Avec le temps, tout ne s'en va pas. Il faudrait s'entendre sur le nombre de jours qui restent à la rose entre nous. Ses pétales noircissent à vue d'œil comme les cases du calendrier. Pâle automne, j'entends le glas que tu sonnes...

Je retourne au *Macadam's café* et le voit, de dos, affalé sur le bar en train de parler à son verre vide, entouré d'une flaque. Sa tête semble ne plus appartenir au reste de son corps. On dirait la tête d'un ange. Ses boucles s'affaissent sur le comptoir. Je passe derrière lui, j'ai envie de lui caresser le cou, caché par sa chevelure, et d'emprisonner ses boucles entre mes doigts. Mais je n'en fais rien. Ses yeux ne sont plus que deux points bleu brillants. Il se touche le visage avec précaution, le nez, la bouche. « J'avais l'impression que mon nez s'aplatissait, descendait et allait progressivement rejoindre mon menton ». « Mais non », lui dis-je. « Tout est là, à sa place ». Il fait mine de se lever, se ravise. Et ma bouche ? J'avais l'impression... l'impression que ma bouche enflait, s'élargissait et allait rejoindre mes oreilles, que celles-ci souffraient d'acouphènes et que j'étais devenu fou ». « Mais non », lui dis-je encore. « Je voulais me lever, mais je n'étais pas sûr que mes jambes pouvaient me supporter. Maintenant que tu es là, ça ira mieux. » Il se lève. Je me tiens tout près de lui. Mais je ne le touche toujours pas, je suis raide comme une racine de *banza*. John s'appuie sur moi et je sens tout

son corps qui demande à s'accrocher au mien. Je suis saisie de dégoût et de fierté, tiraillée entre l'odeur très forte d'alcool qui émane de son corps et mon objet de désir inavoué.... Je laisse mon orgueil de côté.

John et moi avons mangé une pizza avec l'argent que m'a donné la dame. Manger est le meilleur remède contre la gueule de bois et j'ai dépensé tout l'argent sans penser au lendemain. C'est la meilleure pizza que j'aie jamais mangée. Plus jeune, j'avais toujours faim. Je finissais mon dîner puis lorgnait du côté de mes camarades. À la maison, même chose. Je me dépêchais d'absorber tout ce qu'il y avait dans mon assiette pour aider mon frère à finir la sienne. Le riz pois de France, la viande de cabri en sauce, les brocolis vapeur, trois espaces contigus, bien définis dans le plat. Surtout ne pas les mélanger. Toujours diviser. Ordonner. Famille d'un côté, ami(e)s, de l'autre. Puis, un jour, j'ai cessé d'avoir faim avant les repas. J'eus beau sauter les collations, me priver, en vain. Ma bouche était devenue paresseuse à l'heure du midi au Collège. Mes lèvres s'étaient scellées, boudeuses. Elles ne voulaient plus mâcher, avaler, saliver. Plus roses que rouges, mes lèvres ne s'ouvraient plus que pour expirer l'air de mes poumons. Je me nourrissais de blocs d'air, de nuages de mots, de lettres. Je flottais, j'étais légère, sans cesse en rupture dans des mondes évanescents. Depuis que je connais John, je ne me reconnais plus moi-même. Je perds pied, mais quelque chose s'est adouci dans l'envie de tomber. Le serveur apporte le café, mon regard comme attiré y danse.

Au revers de ma serviette de table, je dessine la carte du Canada. Ô Canada. L'ennui avec John, c'est qu'il essaie si fort d'être un diable que cela ne trompe personne. Il prend la bouteille en otage comme à témoin, soliloque et raconte l'histoire « fictive » d'un homme qui a perdu sa femme. Il raconte qu'un homme devenu complètement fou d'une femme, lui avait apporté des présents. Et en disant cela, il avance le menton et ferme les yeux. Cette histoire, je

l'entends pour la millième fois. Ce n'est jamais tout-à-fait la même. John tends à se répéter lorsqu'il est dans cet état-là. Pour lui, les meilleures histoires sont celles qu'il connaît par cœur. John a des trous de mémoire. L'oubli est un creuset qu'il comble encore et encore grâce à l'imagination. La réécriture donne un sens aux choses. Mon crayon continue de tracer des limites à franchir. Jeté dans une mélancolie sans borne, John s'est aperçu que la seule valeur sûre et évidente est le plaisir qu'il peut ressentir, une gorgée de café chaud, un regard que rien n'obstrue vers le ciel, une caresse. Dans l'alcool, il a trouvé une façon de rendre la réalité plus tangible et cela le rassure sur lui-même. Oh, mon dessin est terminé et John vit en moi comme le vin qu'il boit. Je pourrais boire une caisse de lui. Je regarde mon œuvre, je trouve qu'il lui manque quelque chose, je dessine une voiture bleue qui parcourt toutes les montagnes, les déserts et les passages à vide qui s'écrivent si bien et se disent si mal. Je pourrais boire une caisse de malbec, de rioja et de merlot et je serais toujours sur mes pieds. Mais qui est cet homme dont je n'ai jamais assez ?

Le plateau est vide devant nous. Le restaurant s'est peu à peu rempli. Nous sommes envahis par le brouhaha des conversations. Que peuvent-ils avoir à se dire? Je mets machinalement la main à mon cou, maman a raison, je ne sais pas garder quelque chose. Je perds toujours tout. « Mais non », me dit John, un sourire bienveillant aux lèvres. Je repense au premier jour où j'ai marché dans les rues de la Colombie-Britannique avec mon collier, à John qui m'a souri et au monde qui m'appartenait à nouveau, à la beauté qui rayonnait autour de mon cou. J'avais enfin quelque chose qui m'appartenait. Je me sentais riche. Mon collier, je le touchais du bout des doigts, le caressais et un sentiment de sécurité se diffusait en moi. Le sautoir s'est ouvert et toutes les perles sont tombées, une à une, me laissant nue à la vue de tous. Une perle pour chaque regret, chaque peur non résolue, chaque année perdue. On m'a appauvri du temps. Ou j'ai perdu du temps. Le grand bras du temps s'est levé au-dessus de

mon adolescence, ce qui aurait dû être les plus belles années de ma vie, et s'est arrêté. Je suis passée d'enfant à adulte. Entre les deux, il n'y a rien eu. Trou noir. Enfant, j'ai vécu la tête dans les nuages. Très vite, ça a été l'orage. Depuis, un ciel bleu s'est étalé. Maintenant, je voudrais un arc-en-ciel pour les beaux jours à venir.

Et si c'était cela, la vraie vie ? Et si John avait raison ? Les beaux moments sont éphémères comme des étoiles filantes, comme l'ivresse de la première gorgée, que peut-on faire, sinon les répéter indéfiniment pour singer l'éternité ? Prendre le bras de la pendule et se cacher dans le trou de la serrure, emportant la clé avec soi. Vivre tous les matins du monde, avec les mêmes promesses, les saisons qui changent en arrière-plan, John me cherchant dans son filtre à café, moi, son reflet, sur le pommeau de la douche. Nos deux corps se mouvant dans l'espace confiné d'un petit appartement, parcourir tous les ports à bord d'une *Chevrolet* bleue.

ÉPILOGUE

La machine s'est tue, une fois pour toute. Un peu avant la frontière américaine. Son chant d'à la claire fontaine, la courroie qui menaçait de se rompre, le moteur qui s'étouffait à chaque démarrage. Fini. Nada. John et moi, on a dû pousser la machine hors de la route et traverser un champ vert. Le soleil était au zénith. John me raconte qu'il revient souvent chez son père, prend la bicyclette et refait les chemins de son enfance. Il fait trop chaud, une pause s'impose. C'est juste là, pas trop loin, me dit-il, en montrant du bras. C'est en le voyant, à ce moment-là, son éternelle cigarette collée aux lèvres, les yeux dans le vide que j'ai compris que je l'avais attendu depuis longtemps... Cette chose fabuleuse qui devait arriver, et si c'était lui ? Je sonne le glas, une dernière fois. Juste pour John. Je lui raconte ma part d'inconnu, là dans ce paysage carte postale, dans l'insouciance des toutes dernières journées d'été. Ma première image de la mort a été de la mienne. Sur une table de métal froid. Ce cri affreux. Le mien. Personne ne l'entendait. Comme mon cri sur le lit de neige qui me découpait la peau. J'ai été un ange de neige. J'avais les ailes brisées, saignantes. J'étais belle. Une fleur de sang dans l'entrejambe. Un corset de fer. J'ai toujours beaucoup aimé les fleurs.

Deux yeux rouges s'allumaient dans la nuit. C'était les phares de l'ambulance. Mon corps ne m'appartenait plus. Des vagues de douleurs toujours plus fortes secouaient mes membres, m'emportaient loin, si loin du rivage de la vie. Je me débattais pour garder les yeux ouverts. On m'attachait sur un brancard... Rouge. C'était mon propre sang qui coulait. J'étais si jeune que je confondais le sang des menstrues et le sang des veines. Dans mon délire, j'étais une fontaine de sang, la blessure venait du même et seul endroit. Je tombais du lit d'hôpital. Une nouvelle flaque de sang sous mes pieds nus. Le recueillir et le verser dans une coupe à boire avant qu'il ne se tarisse. Avant que le sang ne pourrisse en moi et que des tarentules sortent triomphantes de mon ventre-à-surprise. Des araignées, tentacules de mon sang

parcourent le monde, soumettent le monde. Mon baiser de femme-araignée ne pardonnait pas. Un autel pour mon sang. Un royaume pour mon sang. Mais je confonds les lieux, les époques. Je voulais dormir, dormir, dormir... malgré tout, je résistais. Les volets de la fenêtre d'hôpital s'ouvraient, tout grand. Les rideaux ondulaient au vent nocturne. Le corps des mots se glissait dans la tiédeur de la nuit. Une étoile déchirait la toile bleue, les rideaux volants et la chambre où je me trouvais. Et pendant cet instant qui se transformait en éternité, tout dormait enfin autour de moi. La souffrance, les cris et les larmes cessaient. Je m'avançais sur le bord de la fenêtre pour l'enjamber. Ma chemise de nuit était iridescente. Belle comme l'espoir. Elle se confondait dans la lumière, la lumière.... « S'il-vous-plaît mademoiselle respirez plus fort la machine s'est arrêtée ». La voix de l'infirmière m'avait réveillée. Woolf n'avait pas toujours raison. « C'est le réveil qui sauvait. » Et maman qui s'est fait voler son sac-à-main alors qu'elle veillait nuit et jour sur moi... Depuis, j'ai le cœur qui bat plus lentement, mes pensées qui jouent aux ombres chinoises qui se décomposent, se dédoublent, me troublent et me renvoient à un ailleurs dont les petits guides de voyages ne parlent pas. Mon âme retirée de son enveloppe s'était contemplée puis, en la réintégrant avait emporté un peu d'absolu... John me connaît vraiment, maintenant, me dis-je. Il sait mon complexe de Médée, mes angoisses, mon impatience, mes cornets vanilles, mes bijoux de pacotilles, ma boulimie de vertige, de liberté. Un silence alourdi par la sécheresse de l'air.

Silence. Un ange passe. Un flottement. Un ondolement. Un mot qui ne veut pas sortir.

La journée s'est ainsi écoulée, dans le silence des champs verts que nous avons juste foulé. C'était le milieu du jour et il était trop tôt pour prendre un verre ; trop tard pour se mettre en quête d'une autre automobile. « Dis, ce n'est plus le grand soleil de midi. Tu te rappelles notre océan ? » dit John. J'empoigne ses boucles à pleines mains. « Comment

pourrais-je oublier ? » dis-je. « La mer était notre miroir. Nous contemplions notre âme dans le déferlement infini des vagues ». Au loin, j'entends le tintement d'une clochette. Cela me rappelle celle du marchand de glace. Quelques centimes pour un bonheur à l'eau. Mais c'est un oiseau qui s'en va, chantonnant. Probablement rejoindre la mer. Je m'assoupis et rêve de la machine. Des volutes de gaz s'échappaient dans les airs. La voiture est un oiseau fantastique, qui, prenant son envol, déploie son gouvernail nacré de plumes bleues et jaunes et de poussière de soleil. Ou est-ce l'odeur d'encens de benjoin, de lingam et de yoni qui s'échappent doucement, par une petite ouverture de la machine, prélude à l'infini qui va toucher mon âme ? Je me réveille en sursaut, la nuit est tombée. John me dit « Viens là » et me prends dans ses bras. « J'aimerais bien danser avec toi, là, en ce moment » me demande-t-il, sans me quitter des yeux, en se levant. Je me lève en guise de réponse. Il passe un bras autour de ma taille. Reins contre reins, flanc contre flanc. Ma tête cogne sur son épaule. Mon désir sonne et se répète comme nos pas. John dit « Hmmm. C'est excitant, n'est-ce pas ? » Une douce lumière lunaire magnifie nos silhouettes. Nous imaginons une valse sur l'air de *Can anyone explain* d'Ella et Louis. Et s'il n'y avait rien d'autre que cette musique muette. *See, I loved you unconditionally, I gave you even more than, I had to give. Down on my knees, I'm begging you. Down on my knees, I'm begging you. Down on my knees, I'm begging you. Please, please, don't leave me.* Il y a des gens que je connais depuis toujours et qui sombrent dans l'oubli dès qu'ils disparaissent de mon champ de vision. Pour me souvenir de ces gens-là, les photos me sont souvent utiles un temps ; puis elles cesseront de l'être lorsque je n'arriverai plus à reconnaître le grand garçon maigre qui portait des lunettes carrées à l'arrière-plan. Je connais John depuis quelques mois à peine et je sais que je garderai son image en tête et pas dans un tiroir. John dit: « Je serai ton guide des hautes montagnes, ta rose des vents et ta boussole. Mon épaule se fera lisse comme un galet et mes bras ne te laisseront pas glisser. Et poser tes armes. J'entrerai note après note dans ton opéra et les échos de tes

anciennes souffrances trouveront un abri. » La nuit est complètement tombée et l'air se rafraîchit. John se couche sur la banquette arrière de la voiture, les deux bras derrière la tête et je m'allonge près de lui. Je me love au creux de ses reins. Son dos, comme un naufrage après la tempête, est nu. Je pose un baiser sur sa tiédeur, et m'endors tout contre lui.

^I POULIN, Jacques. *Volkswagen blues*, Montréal, Leméac/Acte Sud, (1998),

^{II} « Pas encore. Pas encore. Reprend tes sens. Cela ne fait aucun sens de te mettre dans cet état-là. Cherche comment cherche de quelle façon... ».

^{III} BUKOWSKI, Charles. *Contes et nouvelles*, Paris, Coll. Œuvres complètes, Grasset, (1967-1972) 964 p.

^{IV} « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu fais attendre le bonheur. Mon cœur bat des coups de tam-tam chaque fois que je vois ton petit cœur de canne créole se bouleverser. »

ÉCRIRE : DIALOGUE FICTIF AVEC MARGUERITE DURAS

« L'Écrit, ça arrive comme le vent, c'est nu »

Marguerite Duras, *Écrire.*

L'écriture comme solitude : une chambre à soi

J'ai souvent parlé dans *Les cahiers rouges* d'une certaine pièce où j'allais retrouver mes mots. Cette pièce est *ma chambre à moi*. J'y suis seule et c'est là la condition essentielle pour écrire. Seule, non pas au dehors de la pièce mais au-dedans. Au dehors, il y a les autres pièces, la cuisine, le salon. Et elles sont parfois occupées par mes colocataires, un homme quadragénaire et une jeune femme. Mais l'homme n'est pas John et la femme n'est pas Julia. D'ailleurs, je ne les connais pas. Je ne suis pas leur amie. Alors je m'isole dans ma chambre avec l'écriture. Et je vis, ainsi, à l'écart d'eux. Dieu merci, la maison est, grande. Ce n'est pas le château de Neauphle de Marguerite Duras, mais cet essai se veut un dialogue avec celui qu'elle a écrit dans ce château: *Écrire*. Dialogue, c'est-à-dire entretien, reprenant le même thème fondateur, la solitude d'écrire, le même but avoué, réfléchir sur l'acte de création à la fois comme mutisme, voyage intérieur et accouchement de soi. Duras dit : « tout est remis en doute, sauf l'enfant¹ ». La naissance quelle qu'elle soit n'est jamais soumise à l'incertitude. C'est une délivrance, une lutte contre la mort, une négation de la fin tant appréhendée.

Ailleurs, à Paris, j'avais une terrasse. Mais on n'est pas seule sur une terrasse. Il y a celles des autres maisons, en face, le chat noir qui court sur les toits, les pigeons. Dans ma petite chambre de Paris, j'ai compris que je voulais vraiment être seule pour écrire des livres inconnus de moi et qui germent en moi, peut-être depuis toujours.

¹ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p22.

Le silence de l'écriture

Dans cette chambre où je suis seule, « écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit² ». C'est lorsqu'il y a silence absolu, lorsqu'on est au lieu le plus intime de soi-même, qu'on peut vivre la double expérience de la solitude et de la liberté pour entendre son âme parler. Pour m'inspirer, je « m'efforce de dire ce que je vois, ce que je vis, aime et perd³ ». Au début, je porte mon regard vers l'extérieur. Il y a le ravissement de la nature : je regarde la lumière du soleil qui entre dans la pièce, les objets qui se découpent, des ombres chinoises qui se meuvent dans un théâtre. Je demeure comme ça, assise sur mon lit, à regarder les objets familiers devenir inconnus. Il y a quelque chose de *unheimlich* là-dedans qui me fascine. Ma solitude d'écriture n'est pas absence au monde pas plus qu'elle n'y rend étrangère; au contraire, elle est accueil, rassemblement, « elle tend à rendre universel un discours unique, c'est-à-dire/ montrer la commune condition d'une solitude en laquelle l'être s'étend dans la mesure où il se rassemble⁴ ». Vers midi, la lumière danse sur mon visage. C'est une réelle extase. Une chaleur imprenable qui me touche jusque dans l'âme. Les midis de cette année-là m'ont inspiré le soleil de midi sur le ferry, ce moment de partage que John et Julia ont vécu comme une révélation. « La poésie amoureuse (qui naît) est une manière d'accueillir la vie et le poème est une prière.⁵ » Un désir se manifeste, celui de transmettre la sensation, accompagné d'un plaisir évident avant même que l'écriture ne se produise. Cette solitude-là est une solitude poétique, presque un guet d'amour, privé de parole. Cette solitude-là, c'est aussi « ce sans quoi je ne regarde plus rien. C'est une façon de penser, de raisonner, mais avec la

² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 22.

³ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Mille et une nuit, 1920-1926, p 9.

⁴ Max Bilen, *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, p 76.

⁵ Max Bilen, *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, p 56.

seule pensée quotidienne⁶ » du soleil qui est « debout sur mes paupières et ses cheveux épars (qui) sont dans les miens⁷ ».

Puis, vient un moment où il n'y a plus que le silence. La nuit envahit doucement la pièce, le rideau rouge tombe sur la chambre. « Je ferme les portes, je coupe le téléphone et je coupe ma voix, je ne veux plus rien⁸ ». Je « rentre en (moi)-même et, des heures durant, ne rencontre personne.⁹ » Ce silence très dense qui envahit la pièce, me ramène sans cesse à moi-même, comme à un cachot. L'écriture est « comme un couteau, il y a quelque chose de dur, de lourd, de violent même¹⁰ » qui veut éclore. La page blanche est la chair étiolée de sensibilité, ma sensibilité trop vive. Un rien me blesse les yeux et je les ferme, aussitôt. Là, dans l'intérieur, c'est pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement et laisse échapper de gracieuses laves qui marquent la terre... Mes premiers vers naissent du fond de mon incertitude d'être: « Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret : je me ris avec eux je leur dis mon secret, comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires¹¹ ». Le dialogue entre la phrase et le poète révèle un phénomène nouveau, réel : mon dédoublement. Mais lucide et souriante devant le jeu unique des apparences, auxquelles je me prête sans cependant être dupe de ces illusions, je retrouve une saveur nouvelle et pourtant familière qui livre le secret de l'univers. Ce secret, c'est moi-même au fond de l'univers, c'est-à-dire « cette extrême émotion qui délivre le décor¹² ». C'est ainsi que, dans la solitude et le silence de la ville bâillonnée, je suis partie à la rencontre de moi-même ou, mieux, des deux « moitiés » de moi.

⁶ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 32.

⁷ Paul Éluard, « L'Amoureuse » dans *Capitale de la douleur*, Paris, Gallimard, 1926, p 56

⁸ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 18.

⁹ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*. Paris, Mille et une nuit, 1920-1926, p 31.

¹⁰ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, p32.

¹¹ Joachim Du Bellay, « À son livre » dans *Les Regrets*, Paris, Gallimard, 1558, p 69.

¹² Max Bilen, *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, J. Vrin, 1971, p 62.

À l'heure où les gens rentrent assommés de fatigue, le travail de l'écriture peut enfin commencer. « [Le poète] a besoin de ne rien faire, pour faire quelque chose de son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme.¹³ » Ainsi, cette vacuité est loin d'être stérile: « la main à plume vaut la main à charrue¹⁴ ». Être artiste, c'est être à l'écart du mouvement de la foule, être oisif, incompris, peut-être méprisé : « Le monde ne demande pas aux gens d'écrire des poèmes, des romans ou des histoires; il n'a aucun besoin de ces choses.¹⁵ » L'artiste comprend que raconter se fait au prix d'un détachement dans le sens de la liberté, dans l'acceptation que le temps le dépasse. Dans mon carnet de voyage à Vancouver, j'ai écrit mes silences, mon mal de mots. Je me suis rappelé les paroles du poète : « ne faites rien d'autre que ça, écrivez¹⁶ ». J'ai donc noirci des pages et des pages qui répétaient ces mêmes mots : « pourquoi est-ce que j'écris ? » J'ai fini par comprendre que je n'écrivais pas pour tromper la solitude. Je m'isolais pour écrire parce que j'en ressentais la nécessité, vitale comme boire ou manger. Tous les gestes aussi simples que marcher, « à toutes les heures de la journée, dans toutes les lumières, qu'elles viennent du dehors ou des lampes allumées dans le jour sont désormais imprégnés de cette solitude de l'écriture. La solitude devient réelle comme l'écrit¹⁷ ». Certes, je me sers des mots, des phrases qui sont les matériaux de la communication, « mais l'essence-même de l'imagination est puisée aux sources de l'incommunicable¹⁸ ». Alors, je laisse à mon désir son évolution propre, lente, tantôt silencieuse et sereine, tantôt discordante comme les sons pénibles d'un piano cruel et sauvage.

¹³ Alfred de Vigny, *Chatterton* (préface), Paris, Gallimard, 1835, p8.

¹⁴ Arthur Rimbaud, « Mauvais sang » dans *Une saison en enfer*, Paris, Gallimard, 1873, p 118.

¹⁵ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Gonthier, 1929, p 71.

¹⁶ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 15.

¹⁷ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 15.

¹⁸ Christian Harrel-Courtès, *L'instant Pur : propos sur l'art et la création*, Paris, L'Harmattan, 1995, p 11.

La lenteur de l'écriture

Écrire exige lenteur. Être artiste, c'est ne pas mesurer le temps. Un an ne compte pas : dix ans ne sont rien » dans la création face à l'infini.¹⁹ » Une idée répandue veut que la lenteur soit l'opposé de la vitesse mesurable, la célérité, la vivacité, la promptitude ou de la hâte. Or, « la lenteur se révélerait plutôt dans ses faits : l'attente, l'ennui, le ralentissement, la contemplation ou l'indolence²⁰ ». À la question « Que faire de la durée ? » La lenteur répond : « rien²¹ ». Il y a de la lenteur dans le récit que j'ai écrit. D'abord l'attente de Julia qui fait la queue à l'aéroport, puis assise dans l'avion; à l'intersection de quatre rues faisant du stop à Vancouver; attente de sa maman attendant de ses nouvelles; celles de visions où des bribes du passé de maman apparaissent et enfin au vignoble, attente désavouée du retour de John. À un niveau supérieur, il y a prolifération des symboles de la mort. C'est le sang des menstrues, symbole de vie et de mort; le glas qui sonne à l'aube et à l'orée d'une aventure; la bibliothèque pleine de livres écrits par des gens morts; l'éternité dans laquelle se plonge John lorsqu'il boit; l'errance, l'ennui de la jeune femme et sa fuite dans un monde imaginaire. « La lenteur est plus proche du minéral, d'une déflexion cristalline, et elle est déjà le lieu d'une catastrophe et d'une consommation du temps.²² » C'est pourquoi ces récits fragmentés révèlent, chacun à sa façon, un monde infini, de lumière, l'envol de l'âme pour « cet ailleurs dont ne parlent pas les guides de voyages²³ ». L'aveu détonne dans le temps parce qu'il est matière d'exception; son caractère grave fait en sorte que l'héroïne repasse dans sa mémoire encore et encore,

¹⁹ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Mille et une nuit, Paris, 1920-1926, p36.

²⁰ Gérard Siary et collab., « Gérard Siary et collab., ab., « Que faire de la durée ? » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, no 1, p 268.

²¹ Gérard Siary et collab., « Que faire de la durée ? » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, no 1, p 267.

²² Gérard Siary et collab., « Le sujet du roman Robinson Crusoé et la lenteur » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, no 1, p 73.

²³ *Les cahiers rouges*, p 85.

comme un film, la collision frontale au ralenti. « Ironiquement, cela crée un effet étrange : puisque pour [la jeune femme] spectatrice, c'est (...) devenu réalité²⁴ ». Mais les images qui défilent, bien qu'elles soient au ralenti, sont en partie incompréhensibles pour le personnage. La mémoire y a immiscé d'autres souvenirs rendant la lecture difficile. D'où l'attente, la quête d'identité. Si écrire exige de la lenteur, c'est parce qu'elle est le « tempo de l'intime, ou plutôt ce qui signifie la plongée dans l'intime [pour laquelle] l'iconographie symbolique multiplie les représentations de recueillement et de l'écoute intérieure.²⁵ » Écrire, c'est « mûrir comme l'érable qui ne presse pas sa sève et affronte tranquillement les tourments printaniers sans craindre qu'ensuite un été ne puisse ne pas revenir²⁶ », ou encore, « de même que les abeilles butinent, nous [artistes] puisons dans toute choses leur plus douce substance²⁷ ». La lenteur est souvent associée à l'animalité : « les abeilles butinent », « l'arbre mûrissant sa sève », tous sont autant de visions, d'images rêvées, les figures métaphoriques de l'ennui du poète. Comme l'arbre rilkien, je me sens démunie, vide, incapable de quoi que ce soit en hiver, au plus près de l'écriture. Plongée dans l'univers symbolique du travail de l'écriture, mon temps est comme ralenti, pétrifié d'attente. Paradoxalement, c'est là que je sens que quelque chose se forme et s'accroît de l'intérieur, des *bourgeons de vers*.

Dans l'appartement parisien, « la lenteur oscille entre deux sens, l'oisiveté et la maturation, tous deux compatibles avec la durée inhérente au processus de création²⁸ ».

Il m'arrive de faire un geste et d'oublier lequel vient ensuite. Par exemple, je me lève,

²⁴ Gérard Siary et collab., « Que faire de la durée ? » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, no 1, p 269.

²⁵ Gérard Siary et collab., « La lenteur dans l'univers mental ... » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, no 1, p118.

²⁶ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*. Paris, Mille et une nuit, 1997, p 19.

²⁷ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*. Paris, Mille et une nuit, 1997, p 39.

²⁸ Gérard Siary et collab., « Lenteurs en tout genre » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, p 6.

me dirige vers le bureau et oublie ce que je cherche sur mon bureau, mon attention étant attirée par le radiateur qui sonne comme une fontaine à cause d'une défectuosité ; je mets des vêtements à laver dans la machine et les laisse là des jours durant, oubliant le geste qui doit venir ensuite. Tous les gestes quotidiens sont morcelés, coupés en deux. Le plus petit détail, comme le radiateur qui chante comme une fontaine, m'interpelle. Tout de suite, cela me rappelle vaguement un bruit de machine, une vieille *Volkswagen* qui a du mal à démarrer et aussi un poème de Baudelaire où il est question de *rythmiques sanglots*. Avec lenteur, l'idée se fait que ce sera dans une vieille *Chevrolet* que John et Julia voyageront et qu'ils seront bercés par une âme mélancolique, un spleen de Baudelaire. Mais l'inspiration est lente à venir. Être inspiré, c'est « aimer suffisamment l'objet de réflexion pour l'emporter avec soi dans la zone de l'affectivité²⁹ ». J'aime écrire, cet état permanent de grâce, cet acte continu au centre de moi-même. « Je me regarde dans le miroir et sais que ces jours qui vont suivre vont se suspendre au-dessus du monde, avant de retomber sans laisser de traces. Ce seront des nuits vaporeuses où un diadème d'émeraudes éclairera mon front³⁰ ». Dans cette errance polysémique, il y a transfiguration du réel et de ses appétits. « Socrate disait : J'écris et mon démon me parle³¹ ». Rilke parlait d'un Ange. Moi, je dis qu'il y a une reine en moi, majestueuse, et écrire relève dès lors d'une allégeance à sa majesté. De nature tranquille, je me meus dans un paysage d'une douce mélancolie. La lenteur travaille, fait son chemin. Gaston Miron dit que ses vers ont mis dix à prendre leur place définitive. C'est le même sentiment de ralentissement de la durée, de suspension du temps que je ressens avec mes pages. La durée est le mouvement

²⁹ Christian Harrel-Courtès, *L'instant Pur : propos sur l'art et la création*, Paris, L'Harmattan, 1995, p 52.

³⁰ *Les cahiers rouges*, p18-19.

³¹ Platon, *Apologie de Socrate*, 40a-c ; cité par Christian Harrel-Courtès, *L'instant Pur : propos sur l'art et la création*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1995, p 53.

inexorable de l'ascension de mon âme à la méditation, de l'exil de mon être vers lui-même et de l'émergence de l'œuvre.

L'Écriture comme voyage intérieur : le doute

Écrire est un itinéraire initiatique, un combat solitaire. L'épreuve, outre l'exil, c'est la résolution du doute. Le doute premier qui « naît de la solitude³² » et celui sans lequel l'écriture ne peut être. À Paris, il y a l'école, la Sorbonne, le Panthéon, le ciel. Et c'est pour moi, une solitude dans la foule. « Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !³³ », s'écrie Chateaubriand, avant Baudelaire, après Rousseau. Je me sens pareille à eux, plus isolée en terre étrangère que je ne l'étais dans ma patrie. Le monde, qui ne m'entend pas, n'a pas de sens pour moi. Je regarde la Seine qui coule sous le pont Mirabeau vert bouteille. Mes doigts glissent avec frénésie sur les lettres dorées, « Vienne la nuit sonne l'heure; les jours s'en vont je demeure³⁴ ». Ce double mouvement du temps, celui d'abord qui coule comme un long fleuve tranquille et celui de l'heure, éclair fugitif de la nuit, dague de remords et de nostalgies de l'amour d'antan, m'émeut. Pour moi, c'est le moment, « fatal, auquel on ne peut échapper, où tout est mis en doute³⁵ ». Serai-je un jour capable d'écrire une seule page qui vaille la peine ? Le doute m'envahit, grandit autour de moi. Il brille dans le déferlement des lames, il couvre le ciel. Je remets en doute mon déplacement, les études, les amis, l'amant, la femme que je deviens. Et la victoire sur la maladie. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours tout remis en question. Ce sont des interrogations « qui surgissent comme des pièces closes³⁶ ». C'est lourd. Je vis avec ces pièces inhabitées, sans chaleur. Je vis avec ces cruelles questions qui me taraudent incessamment comme

³² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 22.

³³ Max Bilen, *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, p. 83

³⁴ Guillaume Apollinaire, *Le pont Mirabeau*, Gallimard, Paris, 1913, p 18.

³⁵ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 15.

³⁶ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*. Paris, Mille et une nuit, 1920-1926, p 24.

les cornes d'un taureau dans une corrida. Et ça fait souvent mal aux gens que j'aime parce qu'ils ne comprennent pas, le désir de tout défaire, puis recommencer à nouveau. « Ce qui lentement, ronge, ce n'est pas tant le souci de l'œuvre à créer, mais son absence.³⁷ » L'absence de l'œuvre est ma solitude, solitude qui ne peut être dissipée que par l'acte de l'écriture. On peut chanter à deux voix, composer une harmonie ou écrire un film à deux, mais pour écrire, non, il faut être seule. Le livre est là quelque part et il crie comme un enfant qui veut naître, qui veut être.

Je voudrais avoir une idée, à cet instant précis, en regardant la tour Eiffel, ce monstre de beauté. Ne suis-je pas dans la ville qui a inspiré Hemingway, Rilke et Fitzgerald ? Je voudrais que l'idée m'éclaire, qu'elle me foudroie sur place dans la Ville Lumière... Mais « l'enclenchement brusque d'une idée [est], à chaque fois, un événement fortuit, gratuit, aussi imprévisible que le coup de foudre amoureux.³⁸ » Je réfléchis sur la création littéraire comme d'autres s'interrogent sur l'existence de Dieu et cherchent, leur vie durant « une réponse qui est précisément dans le doute qui les consume.³⁹ » Mais je ne crois pas au miracle surgi du hasard. L'Écriture se révèle au fil des jours comme au premier : « sauvage.⁴⁰ » J'ai l'impression, tzigane, de marcher le long de routes broussailleuses, les épaules nues sous le soleil, dans un bustier de fer et l'œil furieux. Et on la reconnaît toujours, l'écriture sauvage, « c'est celle des forêts, celle ancienne comme le temps. Celle de la peur de tout, distincte et inséparable de la vie même⁴¹ ». Ou alors c'est un sommeil bien ivre qu'il me faut, là, à même la grève. « Adieu la vie⁴² » s'écrie Flaubert se penchant sur sa phrase. De même, je retourne à

³⁷ Max Bilen, *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, p 63

³⁸ Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Paris, Éditions José Corti, 1980, p 154.

³⁹ Max Bilen, *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, p 63.

⁴⁰ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 31.

⁴¹ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 24.

⁴² Gustave Flaubert, *Mémoire d'un fou*, 1838 ; cité dans Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1953 et 1972, p 135.

ma séquestration impitoyable. « Allons marche », me dit mon âme, il y a encore « le fardeau, le désert, l'ennui et la colère⁴³ ». Dans le chaos émouvant et aveugle qui m'habite, les grandes masses d'ombres se dispersent avec lenteur.

Pourquoi écrit-on ? Depuis la deuxième guerre mondiale, nous n'avons toujours pas reçu de réponse : « les gens revenant du front sont muets. Ils se sont appauvris en expérience communicable plutôt qu'ils se sont enrichis⁴⁴ ». Le voyage, autrefois, avait pour fonction, « de s'instruire du monde tel qu'il est et de s'en instruire aussi devant les vestiges de ce qu'il a été⁴⁵ ». Voyageuse improvisée, le territoire vaste et inconnu se déroule devant moi. Le doute (et la solitude) sont les métaphores de l'espace à défricher, conquérir, de la page blanche à écrire. Cependant, « loin d'avoir envie de [re]partir, [j'] éprouve plutôt le besoin de rester ; et non content de rester, [je] songe même à [m]'enfoncer, à descendre davantage dans le lieu que [j'] occupe⁴⁶ ». Il ne s'agit pas de partir en voyage pour le voyage lui-même ou encore pour multiplier les départs. Mais bien, pour reprendre l'expression de Zénon, pour *faire le tour de ma prison avant de mourir*. Déplacement donc, « non pas d'est en ouest ni du nord au sud, mais vers le fond, le dedans⁴⁷ ». Gracq dit qu'il commença à écrire parce qu'il cherchait « à matérialiser l'espace, la profondeur d'une certaine effervescence imaginative débordante, un peu comme on crie dans l'obscurité d'une caverne pour en mesurer les dimensions d'après l'écho. La cavité, l'anfractuosité, c'est la partie cachée à l'intérieur de moi-même, celle-là même que je sens, et d'où des phrases s'élèvent péniblement, ô combien douloureuses. « On ne peut pas écrire sans la force du

⁴³ Arthur Rimbaud, « Mauvais sang » dans *Une saison en enfer*, Paris, Gallimard, 1873, p 121.

⁴⁴ Marguerite Yourcenar, « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps » dans *Le tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, p 164.

⁴⁵ Marguerite Yourcenar « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps » dans *Le tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, p 164.

⁴⁶ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1995, p 9.

⁴⁷ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1995, p10.

corps⁴⁸ » parce que l'écriture puise sa force dans celui-ci. « Il faut être plus fort que soi, [pour cette raison] pour aborder l'écriture. Il faut être plus fort que ce qu'on écrit [parce que] l'écrit, c'est les cris des bêtes de la nuit, ceux de tous, ceux de vous et de moi⁴⁹ », c'est l'inconnu qu'on porte en soi.

L'Écriture comme voyage intérieur : refuge

L'écriture a toujours été un refuge ; ma seule et vraie maison. C'est pour cela que je l'ai emmenée partout avec moi à Vancouver, à Linguère, à New York ou à Paris. J'ai écrit dans tous ces lieux sur le sentiment de la perte, de l'égarement et de la dissolution. C'était des moments parfois pénibles, parfois reposants. Je ne parlais plus, je n'avais rien à dire à personne. Quelquefois parce que personne ne comprenait ma langue; autrement parce que les mots ne venaient pas. Des amis venaient me voir, j'écoutais leurs histoires, pendant des soupers, absente à moi-même. J'étais habitée par les personnages de mon livre, Julia et John, par leurs quêtes respectives. Julia cherche quelque chose qui n'existe nulle part, le secret de ses origines. John, au contraire recherche l'oubli, l'insouciance de sa jeunesse et du plus grand amour de sa vie. Au-delà des apparences, des différences flagrantes (l'âge, la culture) un lien les unit : leurs pertes, leurs deuils. C'est en apprenant à faire le deuil qu'ils arrivent à communiquer. C'est une perte que je ressentais moi-même, à 6000 km de chez moi. Pendant une année, j'ai essayé de faire de ma chambre le lieu de l'écriture. Dans mes déroutes, mes désirs de sang pour sentir que j'existais, d'alcool pour endormir le fatras d'idées dans ma tête, je prenais congé de l'écriture. L'œuvre exige aussi « qu'on ne se soucie pas d'elle, qu'on ne la recherche pas comme un but, qu'on ait avec elle le rapport plus

⁴⁸ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 24.

⁴⁹ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 24.

profond de l'insouciance et de la négligence.⁵⁰ » J'ai pris l'habitude d'avoir une bouteille de bordeaux blanc pour les cas d'insomnies ou de désespoirs soudains. D'ailleurs, c'est cette habitude qui m'a donné l'idée de créer la dimension « alcoolique » de John. Je mets la musique à tue-tête, rouge-à-lèvre, crayon khôl, mascara, comme pour sortir, mais je reste chez moi. C'est un voyage immobile. Je danse, encore et encore jusqu'à m'étourdir. J'imagine des hommes qui me regardent, me convoitent. Je danse avec leur désir comme aiguillon. Je me sens vibrante de vie, belle. Mes cheveux se dénouent, mes hanches ondulent ainsi que mes bras. Enfin, à bout de souffle, je vais à la fenêtre, finir la bouteille. Emportée de joie par cet « arrachement de soi », je me sens revivre, j'écris. Je ne sais pas ce que je vais écrire avant de l'entreprendre. Je suis ma pulsion. Je danse avec l'écriture. Ce sont des fêtes orgiaques de mots, des bals où je me laisse emporter par le lyrisme, enlacée par ma muse. Tantôt, ce sont des valse qui me font tourner jusqu'au vertige; tantôt des *fancy cakewalk*, leur phrasé rythmé m'entraînant. Elles me laissent pantelante, livide. À bout de souffle, j'ai l'impression d'être arrivée au bout du monde, au bout de moi-même, de faire revivre cette obscurité que Duras appelle « l'ombre interne⁵¹ », le gisement de l'écriture, endormi, qui attend d'être éveillé. Une phrase en éclipse une autre, comme une note de musique. Et la dernière est toujours celle que je préfère. Je suis curieuse de la phrase à venir, celle dont je ne connais rien. Je la guette. J'ai l'impression qu'elle-même attend que je la débusque. Ma chambre, « ce n'est pas un lit, ni ici, ni à Paris, ni à (Montréal)⁵² ». C'est une certaine fenêtre, une certaine table, des habitudes d'encre noire, de marques de crayon de plomb. J'ai beau voyager, ma chambre, « c'est certaines habitudes que je retrouve toujours, où que j'aille, où que je

⁵⁰ Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p 45.

⁵¹ Frédérique Lebelley, *Duras ou le poids d'une plume*, Paris, Grasset, 1994, p 172.

⁵² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 15.

sois⁵³ », un étrange rituel, l'alcool, la nuit, les parures et la danse. C'est une chambre sans serrure, à la fois fuite vers l'avant, vacance de soi et refuge, recueillement.

Le déplacement aide à mettre les choses en perspectives, la relation avec maman, en l'occurrence, à accélérer le travail de l'oubli. Oublier, c'est-à-dire accepter que le temps qui nous est imparti puisse nous dépasser, nous dépayser et nous réconcilier. Car, « il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. (...) Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lèvent le premier mot d'un vers.⁵⁴ » En ce sens, le déplacement physique est souvent corollaire d'un voyage intérieur. Curieusement, j'ai l'impression, comme Annie Ernaux, que ce n'est pas moi qui plonge dans sa mémoire, mais que c'est elle qui m'emmène dans les lieux et les temps de son passé. L'imagination me possède par-dessus tout. Il y a là « un consentement à l'envoûtement qui lui permet d'entretenir des mythes.⁵⁵ » « Cela se passe entre l'artiste et lui-même, personne en dehors ne peut intervenir, c'est secret, c'est comme la passion que nulle autorité extérieure ne peut juger ni comprendre.⁵⁶ » L'imagination me fait voyager : elle emporte mes facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre jet de lest, je pars et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines, celui de maman. Je n'avais jusque-là jamais écrit sur maman et ne savais pas comment m'y prendre. J'ai pris un point de départ très simple : l'événement déclencheur qui a mené au grand

⁵³ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 15.

⁵⁴ Rainer Maria Rilke, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, Paris, Seuil, 1910, p 26.

⁵⁵ Max Bilen, *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, J. Vrin, 1971, p 20.

⁵⁶ Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p 46.

bouleversement de sa vie, l'immigration. J'essaie de recréer la femme qu'elle était et que les gens ont pu connaître dans son pays d'origine, Haïti. Ce moment précis coïncide avec le récit d'une intimidation très violente dont ma mère a été victime alors qu'elle passait son examen de baccalauréat français. Lorsqu'elle a senti l'arme roide se poser sur sa tempe, elle a songé non pas aux rêves de révolution de ces temps libres, mais à l'enfant à naître. Sur le plan narratif, j'ai fait correspondre cet épisode avec le récit de mes premières menstruations, moment où elle me l'avait raconté. Ainsi, lorsque le personnage obtempère à la demande du *tonton makout*, ce n'est plus un filet de pisse jaune qui s'échappe de la robe de l'écolière (comme dans la réalité), mais subvertie par mon imagination débridée, c'est un filet de sang sale qui se coagule le long de ses cuisses. Les menstrues marquant symboliquement dans le récit, d'une part, le moment où elle peut procréer, la naissance de sa fille à venir, le désir sexuel enfin libéré, et de l'autre, la perte de l'innocence, la mort du rêve d'un pays libre et le désir sexuel réprimé.

Quelle ne fut ma surprise de retrouver, chez Annie Ernaux, un rêve j'ai fait moi-même pendant longtemps : étendue au milieu d'une rivière, des filets de plantes mêlées de sang partaient de mon ventre à surprise, mon ventre à fleurs, flottaient à la surface de l'eau. À l'instar d'Ernaux, mon ventre au lieu d'être « lisse comme celui d'une petite fille⁵⁷ » était « gonflée et lisse comme celui d'une femme après quelques mois de gestation⁵⁸ ». Bien que maman soit encore de ce monde, malgré tout, à cause de l'éloignement, le sentiment de perte est très fort. En écrivant, c'est comme si elle – les multiples visages qu'elle a pu incarner – vivait en moi et que j'essayais de la rattraper, de la saisir, maintenant que je suis à même de le faire. Je garde toutefois le

⁵⁷ Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, p 104.

⁵⁸ Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, p 23.

désir de mon indépendance, celle de l'écrivain : je « ne rêvais que de partir loin de son regard⁵⁹ ». Une fois partie, « je descends au fond de ce qu'elle m'a toujours interdit⁶⁰ » c'est-à-dire l'alcool, les hommes, le désœuvrement de la solitude, mais le sentiment de la perte demeure.

La mémoire : cet ailleurs de fiction

Pendant l'écriture, la mémoire devient un ailleurs, un matériau. Grâce à la mémoire, de multiples voyages sont possibles à partir d'un seul souvenir : un détail, la plus petite coïncidence. Je voyage dans des temps qui ne m'appartiennent plus : mon passé ou celui de maman. La mémoire, pour reprendre les termes de Salazer, est un simulacre du temps, une sorte de musée du temps qui recrée le passé et ses événements. La mémoire n'est pas le temps puisque l'essence de la temporalité est l'irréversibilité, c'est-à-dire « l'impossibilité de renverser la flèche du temps et donc de reproduire un événement passé⁶¹ ». Obéissant à ce constat, on ne peut que se projeter dans une direction, celle du futur. Cependant, la mémoire permet d'aller dans les deux sens et puisqu'elle est « une présence-absence ; [...] une disponibilité de l'image et une indisponibilité de l'événement originaire⁶² », puisque le vécu effectif ne revient pas. Avec aplomb, je revis mon passé, qui m'habite, en moi et par l'écriture. J'accroche au dessus du lit la carte de la Colombie-Britannique. Je pense à tous ces chemins que j'ai empruntés. Je relis mon carnet de voyage, les cartes postales que je m'étais envoyées à cette époque; le petit guide avec les petites croix qui indiquent tous les endroits que j'ai visités. Il suffit d'un geste, d'une phrase, d'une odeur ou encore d'une certaine lumière pour que je me « déplace » pour

⁵⁹ Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, p 65.

⁶⁰ Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, p 65.

⁶¹ Olivier Salazer Ferrer, *Le temps : la perception, l'espace, la mémoire*, Paris, Ellipses, 1996, p 15.

⁶² Olivier Salazer Ferrer, *Le temps : la perception, l'espace, la mémoire*, Paris, Ellipses, 1996, p 15.

préparer mon « voyage ». J'ai beau prendre deux fois le même trajet, celui du *skytrain*, par exemple, ce ne sont jamais les mêmes personnes que Julia rencontre. Tantôt elle est à bord, son regard est attiré par les toits, un ciel à découvert large et haut, des jardins verts. Tantôt le train passe devant elle, c'est une sensation évanescence, un mouvement double et lumineux. Il y a la célérité du train qui s'en va, ignorant tout du temps chaotique des chercheurs d'or, balançant les passagers d'un côté et de l'autre; leurs corps comme des pendules sont suspendus, une subtile sensualité naît du mouvement lent du *skytrain*. Ces manifestations ressemblent à des révélations, des épiphanies qui servent de matériau au livre et de preuves de la réalité. C'est d'ailleurs pour cela que la mémoire de la lenteur se prête à autant de relectures et de réécritures. Sous l'impulsion du voyage et du travail créateur, l'image disponible est recrée à l'infini, autant de fois qu'elle est racontée, mise en récit.

Pour Isabelle Daunais, cette disponibilité de récits, cet endroit à partir duquel tous les récits sont possibles renvoient à une forme d'ailleurs. En effet, selon elle, un certain esprit du conte constitue une dominante du récit québécois et du récit de voyage en général. Puisque le conte est « rupture avec le monde », c'est-à-dire mouvement vers l'extérieur, hors de la réalité première et reconnaissable des choses, il fait en sorte de créer un espace particulier, où tout est possible: l'Ailleurs. Cet endroit est à la fois méconnu, merveilleux et étrange. Le passé revisité par la mémoire devient « un temps aléatoire et autre, riche de versions possibles, d'inconnus et d'aventure⁶³ ». Ainsi lorsque Duras raconte inlassablement, à travers plusieurs livres (dont *Le marin de Gibraltar*, *Une aussi longue absence*), le récit

⁶³ Isabelle Daunais, «Une vitesse littéraire: la lenteur» dans *l'Inconvénient. Revue d'essai et de création littéraire*, Montréal, mars 2000, no 1, p 10.

d'une femme qui recherche son amant disparu, je reconnais à peine la belle histoire d'amour de jadis, vécue par l'auteure, qui lui fait dire « le mien [l'amour de son mari] n'a jamais été remplacé. Chaque jour de ma vie⁶⁴ », et encore « on doit cacher l'amour du mari aux amants⁶⁵ ». C'est une sorte de serment de foi à l'amour, une fidélité paradoxale qui s'élève dans la solitude du Château-le-Neauphle, qu'elle réitère avec chaque nouvel amant, « je suis restée rarement sans du tout d'amants⁶⁶ ». L'histoire racontée par la femme change à mesure que celle-ci prend de l'âge et que sa perception des événements se modifie. L'amertume et le regret lui feront dire que le couple est l'enfermement atroce et « qu'aucun couple, même le meilleur, ne peut encourager l'amour⁶⁷ ». En rendant l'histoire mobile, tout, y compris la mémoire devient mobile. Tout revit chaque fois, comme si Duras voulait parvenir à y croire, l'amour, la fidélité comme don de soi. Et si tout ça, en fin de compte, était rendu possible par la fiction ? Le réel n'existe pas. La vie est un songe. L'écrivain, tel un voyageur, voit se profiler l'horizon devant lui, il le repousse à chaque phrase et cette marge fabuleuse contient tout un monde de possibles.

L'Écriture comme naissance : métamorphose

Mais pour renaître, il faut d'abord mourir, partir beaucoup. Dans la solitude de mon appartement parisien, il m'arrive d'avoir l'impression de mourir. Ces heures où il n'y a rien d'autre à faire que de sentir le temps s'écouler, instant après instant, jusqu'au vertige de l'infini. Mon regard, tout mon être tendent vers eux et essaient de les saisir en vain, car ils se butent à l'immatérialité du temps. La lenteur, cette manifestation si propice au travail de la création, cet art du « peu », est, par une

⁶⁴ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p16.

⁶⁵ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 16.

⁶⁶ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 16.

⁶⁷ Frédérique Lebelley, *Duras ou le poids d'une plume*, Paris, Grasset, 1994, p 178.

cloison très mince, séparée des « peut-être » des rêveries, des mondes infinis de possibilités et encore davantage du « rien », corollaire de l'expérience de l'ennui, du désœuvrement. En me transportant dans la mémoire, en réfléchissant sur le temps, je réalise, dans un vertige, ma mortalité, « le rien », et une angoisse me prend. Je me trouve « dans un trou au fond du trou dans une solitude quasi-totale⁶⁸ » de Neauphle-le-Château. Mes deux appartements donnant sur la mer comme une porte ouverte sur l'infini. Tout est là, toujours ouvert vers l'abandon. Le danger, le prix à payer pour avoir osé sortir et crier. À Trouville, ville-trou, ville-oubli, s'ouvre une porte sans retour. Des âmes trépassent. Celles de personnages et, avec elles, celle de l'écrivain. « Écrire, dit Kafka, c'est se mettre hors la vie, et il faut prouver sans cesse qu'on est écrivain, c'est-à-dire, mourir sans cesse à soi-même⁶⁹ ». Ce qui était jadis une entrave qui me séparait de la communauté humaine est devenu une montagne, ou plus exactement un tombeau. Seule l'écriture alors me sauvera. Même lorsque je n'écris pas, je dois dire ce rien qui m'habite parce que tout prend sens, tout-à-coup, avec l'écriture.

La solitude de l'écriture veut dire ça aussi : « Ou la mort, ou le livre⁷⁰ ». Le livre, c'est ma renaissance. L'encre est le liquide séminal de la vie, lait de vie. La vie grouille dans les lits d'encre. C'est une douce rêverie de la matière à laquelle je m'adonne. Je peins des lieux, sculpte des personnages. L'écriture est comme la mer, vaste, nue. Elle m'emporte toujours vers des rivages nouveaux, inexplorés. Ce n'est pas la crainte de la folie qui me forcera à mettre en berne le drapeau de l'imagination. Écrire, c'est s'adresser à l'Autre pour conjurer l'effet *unheimlich* de l'inscription; c'est

⁶⁸ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 20.

⁶⁹ [Cité dans] Max Bilen *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Essais d'art et de philosophie, 1971, p 169.

⁷⁰ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p 20.

lutter contre le découragement, l'angoisse. Pour que les femmes et les hommes puissent écrire, « il faut qu'il ne soit plus question d'effort et de peine; de haine et d'amertume.⁷¹ » L'état le plus favorable au travail de création est l'incandescence, c'est-à-dire ne plus rencontrer en soi-même d'obstacle, ne plus s'éviter. Dans l'ascèse, la perte est récupérée, rendue visible par l'art. Je me métamorphose. Le bûcher qui s'annonce n'est désormais plus symbole funéraire, mais allégorie de ma résurrection. Ainsi, dans mon récit, « l'odeur d'encens de benjoin, de lingam et yoni qui s'échappe doucement, par une petite ouverture de l'inférieure machinale, prélude à l'infini qui va toucher mon âme⁷² » est un présage de la renaissance de Julia. C'est un rituel de feu et de chair : « Le soleil me jette des étincelles à travers l'épaisse vitre et perce ma cendre/Moi qui croyais en avoir fini avec le feu, un autre reprend/L'odeur iodée de la mer s'en est allée. Je sens ma chair se gonfler sous l'effet d'une chaleur nouvelle/Je suis ma cendre et je suis mon Phénix/Je survie.⁷³ » Épreuves de silence, doute, angoisse et reconnaissance de soi façonnent l'initiation de Julia à la vie et celle de l'écrivain à l'écriture.

⁷¹ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Gonthier, 1929, p 52.

⁷² *Les cahiers rouges*, p 86.

⁷³ *Les cahiers rouges*, p 49.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sur l'œuvre de Duras et la solitude de l'écriture :

DURAS, Marguerite. *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 124 p.

LEBELLEY, Frédérique. *Duras ou le poids d'une plume*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

SARTRE, Jean-Paul. *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, 213 p.

WOOLF, Virginia. *Une chambre à soi*, Paris, 1951 (1929), 156 p.

2. Sur l'acte créateur et la création littéraire :

APPOLINAIRE, Guillaume. *Le pont Mirabeau*, Paris, Gallimard, 1913, 180 p.

BARTHES, Roland. *Le degré zéro de l'écriture suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1953 et 1972.

BENJAMIN, Walter. « Le narrateur » dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, 265 p.

BILEN, Max. *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1971, 304 p.

BILEN, Max. *Écriture et Initiation*, Paris, Thèse présentée devant l'Université de Paris X le 6 juin 1975, 402 p.

BLANCHOT, Maurice. *Le livre à venir*, Paris, Éditions Gallimard, coll. NRF, 1959, 374p.

DU BELLAY, Joachim. *Les regrets*, Paris, Gallimard, 1558, 325 p.

ELUARD, Paul. *Capitale de la douleur*, Paris, Gallimard, 1926, 247 p.

ERNAUX, Annie. *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, 106 p.

ERNAUX, Annie. *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, 156 p.

HARREL-COURTÈS, Christian. *L'instant Pur*. Paris, L'Harmattan, 1995, 219 p.

LAPIERRE, René. *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1995, 160 p.

RILKE, Rainer Maria. *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, trad. de l'allemand par Maurice Betz, Paris, Seuil, 1996, 223 p.

RILKE, Rainer Maria. *Lettres à un jeune poète*. Paris, Milles et une nuit, 1997, 71 p.

SALMON, Christian. *Tombeau de la fiction*, Paris, Denoël, 1999, 188 p.
 VIGNY, Alfred de. *Chatterton* (Préface), Paris, Gallimard, 1835, 186 p.

YOURCENAR, Marguerite. « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps » dans *Le tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, 185 p.

3. Sur la lenteur et la mémoire :

SIARY, Gérard et collab., « La lenteur » dans *La manchette. Revue de littérature comparée*, Presses Universitaires de Paul-Valéry Montpellier, Printemps 2000, 296p.

DAUNAIS, Isabelle. « Une vitesse littéraire: la lenteur » dans *l'Inconvénient. Revue d'essai et de création littéraire*, numéro 1, mars 2000, Montréal, 118 p.

DAUNAIS, Isabelle. « Le temps du Jardin » dans *La relation de voyage*, Actes de séminaires de Bruxelles, Centre d'études canadiennes, Presses de l'université Libre de Bruxelles, 1999, p. 160 p.

DAUNAIS, Isabelle. « Le roman des marges » dans *Études françaises*, Les Presses de l'Université de Montréal, no 30- 1, été 1994, 147 p.

SALAZER FERRER, Olivier. *Le temps : la perception, l'espace, la mémoire*, Paris, Ellipses, 1996, 40 p.

SANSOT, Pierre. *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot et Rivages, 1998, 245 p.

4. Sur l'art :

ADORNO, Théodor W. « L'Art est-il gai » dans *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984, 436 p.

FREUD, Sigmund. « L'inquiétante étrangeté » dans *l'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p 240.

LECLERC, Josée. *Art et psychanalyse : Pour une pensée de l'atteinte*, Éditions XYZ, coll. Théorie et littéraire, Montréal, 2004, 150 p.

5. Sur l'image/l'imagination :

BACHELARD, Gaston. *Le droit de rêver*, Paris, PUF, 1970, 250 p.

BRETON, André. *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1962, 173 p.

YOURCENAR, Marguerite. « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps » dans *Le tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, 185 p.